130.

3210 S
20e/

781

DESCRIPTION
DE LA FONTAINE
DE VAUCLUSE.

PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28744639

DESCRIPTION
DE LA FONTAINE
DE VAUCLUSE.

SUIVIE d'un essai sur l'HISTOIRE NATURELLE de cette Source, auquel on a joint une Notice sur la vie et les écrits de PÉTRARQUE.

Ouvrage annoncé par l'Athénée de Vaucluse.

PAR J. GUÉRIN,

PROFESSEUR d'Histoire Naturelle du Département de Vaucluse ; Secrétaire de la Société de Médecine d'Avignon ; Membre de l'Athénée de Vaucluse ; de la Société Royale de Gottingue ; des Académies de Turin et de Bordeaux ; de plusieurs Sociétés d'Agriculture ; des Sociétés de Médecine de Paris, Lyon, Toulouse, Grenoble, Nîmes, etc., etc. de la Société Agricole, Commerciale et Littéraire de Carpentras.

A AVIGNON,

Chez CHAMPEAU, Imprimeur-Libraire.

(AN 12.) 1804.

En vertu de la Loi du 19 Juillet 1793, deux exemplaires de cet Ouvrage sont déposés à la Bibliothèque Nationale.

Tous les Exemplaires sont signés par l'Auteur.

J. Guérin

A

L'ATHÉNÉE

DE

VAUCLUSE,

Ou plutôt à des amis et à des collègues qui en délibérant (séance du 29 floréal) d'envoyer cet ouvrage aux souscripteurs pour le monument de Pétrarque, ont donné à l'Auteur un nouveau témoignage de leur bienveillance.

PRÉFACE.

S'il est un site qui intéresse également le voyageur sentimental et l'observateur des beautés de la nature, c'est le vallon de VAUCLUSE. *Les souvenirs de* PÉTRARQUE *et de* LAURE, *joints à son antique celebrité, rendent notre vallée aussi fameuse en Europe, que celle de Tempé le fut en Thessalie.*

VAUCLUSE manquait d'une description exacte et les curieux cherchoient inutilement son histoire; j'ai fait mes efforts pour la

leur tracer avec l'exactitude la plus rigoureuse ; j'ai ensuite indiqué le lieu où PÉTRARQUE *cultiva ses jardins et cité les plus jolis passages des Poëtes français sur* VAUCLUSE. *Je crois avoir démontré le premier que les Romains avoient construit un aqueduc pour conduire à Arles les eaux de cette fontaine abondante.*

Passant ensuite à des détails qui intéressent plus particulièrement le Physicien et le Naturaliste, j'ai dit un mot de la température de la Fontaine, de l'analyse de ses eaux, de leur origine ; j'ai donné une notice des minéraux de VAUCLUSE, *de ceux qu'on observe en allant d'Avignon à l'Isle, et la liste de cinq ou six cent plantes qu'on trouve dans les environs de la Source.*

En décrivant la fontaine de VAUCLUSE, *pouvois-je passer sous silence l'histoire de ces deux Amans délicats et sensibles qui ont, pour ainsi dire, adouci les traits d'une nature sauvage, en imprimant au vallon qu'arrose la Sorgue un caractère sentimental et mélancolique?*

Je ne ferai point ici l'éloge ni la critique des nombreux historiens de PÉTRARQUE : *mais j'ai cru devoir m'écarter, dans mon ouvrage, du plan qu'ils ont suivi jusqu'à ce jour. Quant à mon style, je dirai franchement que je me suis plus attaché à rechercher la vérité et à étudier la nature, qu'à arranger des mots et à polir des phrases. J'ai tâché d'être clair, exact et méthodique : voilà, si j'ai atteint mon but,*

tout le mérite de ce petit volume. Puissé-je faire partager à mes lecteurs mon goût pour l'étude de la nature, et mon enthousiasme pour l'Amant célèbre, le Poëte ingénieux, le Philosophe sincère et le véritable ami de la Patrie (*).

(*) Si cet Ouvrage a quelque prix, il le doit en partie aux observations judicieuses, mais trop peu sevères de Mrs. HUBERT, MOREL et PAMARD, auxquels j'ai fait la lecture de plusieurs Chapitres de mon manuscrit.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LA PREMIÈRE PARTIE DE CET OUVRAGE.

CHAPITRE I. *VOYAGE d'Avignon à Vaucluse.* Page 1

CHAP. II. *Arrivée à la Fontaine, description de cette source et du vallon qu'elle arrose.* 5

2. *Description de Vaucluse par M. l'abbé de Sades.* 17

3. *Autre description par Pastrengo, ami de Pétrarque.* 25

CHAP. III. *Situation et description des anciens jardins de Pétrarque.* 26

2. *Sa guerre avec les naïades.* 30

3. *Fragmens de quelques lettres de Pétrarque où il est parlé de Vaucluse.* 32

CHAP. IV. *Descriptions en vers de la fontaine de Vaucluse.* 38
1. *Idylle de Madame Verdier.* 38
2. *Epitre de Madame Deshoulière.* 41
3. *Vers de M. l'abbé Delille.* 45
4. *Fragment du Poëme de M. Roucher.* 47
5. —— *de la Henriade.* 48
6. —— *du voyage en Languedoc et en Provence.* 49
CHAP. V. *La fontaine de Vaucluse n'étoit point inconnue aux anciens.* 51
CHAP. VI. *Aqueduc antique de Vaucluse.* 53
2. *Monumens antiques.* 61
CHAP. VII. *Température de la Source.* 65
CHAP. VIII. *Analyse chimique des eaux de Vaucluse.* 68
CHAP. IX. *Volume d'eau qui s'échappe de la fontaine de Vaucluse ; conjectures sur son origine.* 73
CHAP. X. *Minéraux qu'on rencontre dans le trajet de l'Isle à Vaucluse.* 90
CHAP. XI. *Montagnes et collines de Vaucluse ; leur nature.* 96

2. *Des collines des environs de Vaucluse.* 100

CHAP. XII. *Cailloux roulés de nos plaines et de la Durance.* 101

2. *Cailloux de la Durance.* 105

CHAP. XIII. *Herborisation de Vaucluse.* 112

CHAP. XIV. *Animaux aquatiques de Vaucluse.* 131

Procès-verbal des mesures prises à la fontaine de Vaucluse, par ordre de Mgr. Nicolini. 134

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I. *État des sciences et des Lettres en Italie, à l'époque de la naissance de Pétrarque.* Page 3
CHAP. II. *Tableau politique de l'Italie au commencement du XIV.e siècle.* 5
CHAP. III. *Laure et Pétrarque.* 7
CHAP. IV. *Tableau chronologique de la vie de Pétrarque.* 57
CHAP. V. *Réflexions sur Pétrarque.* 63
CHAP. VI. *Pétrarque considéré comme pacificateur et politique.* 71
CHAP. VIII. *Des ouvrages de Pétrarque.* 74
1. *De ses poësies italiennes.* 74
2. *De ses ouvrages en vers latins.* 77
3. *De ses lettres.* 78

4. *Des remèdes contre la prospérité et l'adversité.* 80
5. *De la vie solitaire.* 81
6. *Du repos monastique.* 83
7. *Des causes mémorables.* 34
8. *Du mépris du monde.* 85
9. *Des devoirs et des vertus d'un Capitaine.* 86
10. *Sur le meilleur gouvernement.* 86
11. *Invectives contre un médecin.* 87
CHAP. VIII. *Divers jugemens sur Pétrarque.* 89
CHAP. IX. *Le tombeau de Laure.* 110

NOTES.

I. *Preuves irréfragables de l'existence de Laure.* 121
II. *Tombeau de Pétrarque.* 123
III. *Lettre de Pétrarque au tribun Rienzi ; son ode à Etienne Colonne.* 125
IV. *Traduction en prose et en vers du sonnet* Amor non e, che dunque, *etc.* 131

V. *Opinion de M. Levesque sur l'amour de Pétrarque.* 232
VI. *Notice sur Laure.* 133
VII. *Vers de François I, et de Clément Marot en l'honneur de Laure.* 134
VIII. *Eglise des Cordeliers.* 135
IX. *Des Cours d'amour.* 135
X. *Traduction de l'ode* Chiare fresque, *etc. de Pétrarque, et de quelques sonnets du même auteur.* 138
Epitaphe et inscription en l'honneur de Pétrarque. 143
Rapport sur le Monument qu'on doit ériger à Pétrarque, et sur les inscriptions qu'on doit y graver. 145

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Frontispice ligne 6, *lisez* : de.
ligne 7, *lisez* ; des.
Partie I. page 31, ligne 28, *lisez* : virides.
Partie II. page 8 et 9, *lisez* : Convenolle.
page 25, ligne 3, *lisez* : qu'il se retira.
page 27, ligne 17, *lisez* : que de piéges on y tend, qu'on y court de risques.
page 80, ligne 11, *lisez* : du XIV. siècle.
page 82, ligne 7, *lisez* : et leurs semblables.

DESCRIPTION

Meisbach Del. et Sculp.

Vue de la Fontaine de Vaucluse.

DESCRIPTION
DE LA FONTAINE
DE VAUCLUSE.

Suivie d'un Essai sur l'histoire naturelle de cette Source et de ses environs.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'Avignon à Vaucluse.

DEux routes conduisent d'Avignon à l'Isle ; la plus courte est celle qui traverse le village de Morières ; le voyageur qui veut jouir d'un tableau magnifique, doit préférer celle-ci (*).

(1) Cette route n'est praticable qu'en été. Le chemin qui passe par Bon-Pas et Caumont, est

En sortant d'Avignon la vue se perd dans les prairies délicieuses ; après une demi-heure de marche , on voit plusieurs maisons de campagne , et bientôt on traverse une plaine presque nue, remplie de cailloux , et entrecoupée de vignobles. En approchant de Morières, la nature s'embellit encore ; on monte ensuite sur un côteau par une pente assez douce ; les vignes et les oliviers bordent un chemin pierreux.

Si l'on regarde derrière soi , on voit à ses pieds le village qu'on vient de traverser , et Avignon dans le lointain ; on distingue son immense Palais , ses Eglises , son Pont antique , ses nom-

---

beaucoup plus beau. De ce côté on joint la Durance à deux lieues d'Avignon ; on trouve dans son lit plusieurs cailloux remarquables , entr'autres une jolie espèce de *variolite*. De Saussure nous a laissé une description des cailloux les plus remarquables que roule la Durance ; il en sera fait mention dans un Chapitre séparé. J'y renvoi le lecteur , pour ne pas le fatiguer par des détails qui ne peuvent intéresser que les Naturalistes.

breuses tours ; un peu plus loin, les collines du Languedoc qui se prolongent en amphitéâtre, le vieux fort St. André, les Bénédictins de Ville-neuve. On voit le Rhône sinueux depuis Roquemaure, où on conjecture qu'Annibal l'a traversé, jusqu'à la Durance dont les ondes bourbeuses portent avec elle la fertilité, et trop souvent la terreur et le ravage ; l'œil suit son cours depuis Bon-Pas, jusqu'au dessous d'Avignon où elle se jette dans le Rhône.

Que ce tableau est grand et sublime, qu'il invite à la réflexion !

Bientôt on découvre à l'Est, la chaîne du Montventoux, celle de Vaucluse et du Luberon. En descendant le revers de la colline, on passe à côté d'un second village nommé Gadagne ; on parcourt une plaine bien cultivée, laissant à sa gauche la petite ville du Thor, et on arrive dans un pays charmant, nommé sans doute l'*Isle*, parce qu'il est entouré des eaux de la Sorgue. La nature y paroît quelquefois embellie

par l'art, mais elle y est si variée qu'elle pourroit s'en passer sans être moins riante.

Il faut quatre heures pour se rendre d'Avignon à l'Isle : une heure et demie suffit pour aller de l'Isle à Vaucluse. On fait les deux tiers de cette route dans une plaine dont l'extrémité est terminée par des collines et des rochers sauvages, aux pieds desquels est située la Fontaine, ou plutôt la Source dont on ne peut se faire une idée avant d'y être parvenu. L'imagination du voyageur le transporte de conjectures en conjectures ; on ne peut se représenter ce site également sublime et pittoresque.

CHAPITRE II.

I.

Arrivée au village de Vaucluse et description de la Fontaine.

LEs tableaux les plus romantiques se succèdent rapidement à une petite distance de Vaucluse, et forment, pour ainsi dire, l'avant-scène d'une perspective des plus imposantes. On voit à sa droite des cascades dont l'humide vapeur et les goûtes légères humectent et rafraîchissent la base des collines. On contemple la Sorgue bleuâtre et rapide dans son lit verdoyant, tantôt d'une transparence parfaite et se réduisant çà et là en une écume aussi blanche que la neige. Plus loin le bruit d'une papéterie se joint à celui des eaux; les échos répétent un bruit sourd et prolongé; on remonte la rivière pendant un quart-d'heure, et on arrive au village de Vaucluse.

En approchant du Village, on ne peut se lasser de jeter les yeux sur les prairies irrégulières qui bordent la Sorgue ; on admire les arbres penchés sur les eaux, les arbustes autour desquels elles se jouent, les petites isles qu'elles entourent, les rives fleuries qu'elles semblent abandonner à regret ; tout ici fait naître la réflexion, tout inspire l'amour, un désordre apparent y voile l'harmonie. Quoique le niveau de la rivière ne soit pas toujours le même et qu'elle sorte quelquefois de son lit, Flore y est rarement inquiétée par les eaux, et ses foibles sujets ne sont jamais recouverts d'un impur limon.

Ici s'enflamme l'imagination de l'Amant et du Poëte ; le Sage se livre à ses réflexions, le Peintre étale sa palette et ses pinceaux, le Botaniste examine des végétaux qu'il connoît déjà, mais qu'il rassemble à Vaucluse. Il contemple les fleurs dont Pétrarque admiroit les nuances, et que peut-être

il humecta de ses larmes ; décrit les *gramens* flexibles et élastiques qui forment le gazon où se reposa le chantre de Laure : il admire ces arbres qui lui prêterent leur ombrage mobile ; parcourt les prairies, les collines et les rochers ; sa main indiscrète moissonne et se lasse, ses boîtes légères et son porte-feuille se refusent bientôt à son avidité : mais ses yeux sont insatiables.

Que je plains celui qui ne sent rien à Vaucluse, que son cœur doit être froid et son ame peu expansive ! O vous qui respirez avec indifférence l'air vivifiant de ce vallon ; vous que l'amour et le génie n'embrasèrent jamais ; vous qui n'êtes pas attendris par les souvenirs de Leucate et de Meillerie ; vous qui voyez froidement les objets qui frappent vos regards ; vous enfin pour qui le souvenir de Laure n'est pas au moins un rêve enchanteur ; ne profanez pas le sanctuaire de la nature, votre présence la fait souffrir ; éloignez-vous de l'asyle de Pétrarque ; craignez

d'outrager le philosophe, le poëte et l'amant ; ou plutôt, la raison, le goût et l'amour.

Vaucluse est bâti sur une élévation, formée par un rocher nud, dont la Sorgue arrose le pied. Il est aussi triste dans sa partie la plus élevée, qu'il est riant au bord de la rivière ; on diroit même que les végétaux ont abandonné les hauteurs pour se disputer les rives de la Sorgue.

Du village à la source principale on remonte la rivière par un sentier étroit et sinueux, plus ou moins élevé au-dessus de son niveau. On voit le fond de son lit à travers ses eaux rapides et transparentes (1). Les *épis d'eau* rubanés, les *sium* à large feuille, les *fontinales* d'un vert obscur, l'embellissent par leur verdure ondoyante et parallèle. Dans quelques endroits où la chûte et la vîtesse du courant

(1) Voyez plus bas les différentes descriptions que les Poëtes nous ont laissées de cette Source.

empêchent de distinguer les plantes aquatiques ; on croiroit que la Sorgue ne roule que des émeraudes.

Plus on approche de la source, plus la rivière devient rapide et bruyante. Alors le tableau change, les eaux si transparentes se brisent en écume contre des rochers qu'elles recouvrent ; ici on croiroit être dans un vallon rempli de neige ; l'illusion seroit complète si l'on n'étoit détrompé par le bruit rauque et monotone des eaux qui se brisent avec un fracas épouvantable, et n'offrent bientôt que la pureté du cristal : mais lorsque la Fontaine est basse, le site n'est plus le même et l'écume ne dérobe plus les rochers noirâtres.

En allant au bassin, on voit au-dessous du sentier qui y conduit, plusieurs sources dont les eaux se jettent dans celles de la rivière. On arrive enfin à l'extrémité du vallon, terminé par un rocher taillé à pic, de plus de cent toises de hauteur,

au pied duquel s'enfonce une vaste caverne (1). Ce rocher vertical est situé au fond d'une vallée très-étroite, entourée elle-même d'une enceinte de rochers presque demi-circulaires, inaccessibles sur la droite et très-rapides sur la gauche. Il paroît d'abord impossible de sortir de cette espèce de gorge, à moins de retourner sur ses pas ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Vaucluse, (*Vallis clausa*). Les cascades bruyantes, les blocs énormes qui semblent suspendus, et dont les débris ont roulé jusque dans le lit de la Sorgue, les éguilles pyramidales et élancées, les espèces de tours qui s'élevent çà et là, le château ruiné des anciens Seigneurs de Vaucluse, situé sur une crête en apparence inaccessible ; au nord-est, une double enceinte de rochers caverneux forment un ta-

(1) J'ai trouvé la hauteur du rocher taillé à pic sur le bassin de 116 toises. J'ai pris cette mesure avec le Baromètre, ainsi que toutes celles dont il sera question dans la suite.

bleau des plus singuliers et des plus sauvages.

La source principale sort de l'antre, creusé par la nature, au pied du rocher taillé à pic, qui termine le côté oriental de la vallée. Pour se former une idée exacte de cette Fontaine singulière, il faut la voir à l'époque où les eaux sont hautes, et à celle où elles sont basses.

Lorsque la Fontaine est basse, les eaux sont renfermées dans le bassin qui occupe tout l'intérieur de l'antre ; alors, on voit une voûte naturelle qu'elles cachoient et dont on n'auroit pas soupçonné l'existence. Le bassin conique que surmonte cette voûte, paroit plus ou moins profond, selon que la source est plus ou moins haute. La surface du réservoir est de sept à huit toises de diamètre dans la hauteur moyenne des eaux, et elles sont alors à peu près à la même distance de la ligne la plus élevée qu'elles atteignent annuellement.

On peut parvenir dans la partie inférieure de ce réservoir, en descendant avec précaution sur des débris mouvans ; de là atteindre des arêtes solides mais toujours glissantes à cause de leur humidité, et entrer dans une espèce de grotte latérale, où l'on trouve quelques cristaux de *spath calcaire*, et des *stallactites tubéreuses* de la même nature. Les rochers qu'on voit à fleur d'eau, lorsque la source est très-basse, sont recouverts d'une substance végétale, rougeâtre, qui ressemble à du sang, et qui répand dans ce souterrain une légère odeur de violette. C'est le *Bissus jôlithus* de Linné (1).

---

(1) L'an 1683, le 22 Mars, les eaux de Vaucluse s'abaissèrent à une grande profondeur. Le Vice-Légat Nicolini voulant transmettre à la postérité cet abaissement remarquable, fit graver deux inscriptions, l'une dans le fond du bassin au niveau de l'eau, (qui n'avoit alors que trois toises quatre pieds et demi de diamètre à sa surface) est celle-ci :

Dans cet état de la Fontaine, on remarque en face de l'antre, une espèce de chaussée, d'abord presque

---

M. DC. LXXXIII. DIE XXIII. MART. ABBATE NICOLINO, PRO-LEGAT. AVEN. QUATUOR PALMIS INFERIUS DESCENDIT.

On verra par le Procès-verbal des mesures qui furent prises à cette époque, que la sonde s'arrêta à 6 toises et 4 pieds et demi au-dessous de cette inscription ; mais il est probable que la profondeur du bassin est beaucoup plus grande, et que l'obliquité de ses parois, empêche la sonde de parvenir au fond. On trouva que la différence des surfaces de l'eau entre sa plus grande hauteur et son plus grand abaissement, étoit de 11 toies. C'est ce que nous apprend une seconde inscription gravée dans le rocher, sur la gauche du bassin.

HUC SUPER INGENTEM SOLITUS FONS CRESCERE CONCHAM,
OCTAGINTA OCTO PALMOS DECRESCERE VISUS,
XXIII. MART. ANN. M. DC. LXXXIII.
FRANCISCUS NICOLINUS AVEN. CUI CURA GUBERNI EST,
DECREMENTUM INTUS FUTURA IN SECLA NOTAVIT.

» Dans l'espèce de puits que forme la réduction extrême de la Fontaine, dit M. Arnavon ancien Curé de Vaucluse, on avoit établi un échafaudage

unie et recouverte d'un gazon clair, ensuite entrecoupée par des rochers qui forment un amphithéâtre étroit; cette chaussée en est le plus haut gradin. Lorsque les blocs qui remplissent le lit de la Sorgue jusqu'à une distance de 50 ou 60 toises de sa source ne sont pas cachés par l'écume, la mousse épaisse qui les recouvre imite, çà et là, les franges et les festons d'un vaste tapis. Les *guedes* dorées et les *valérianes* d'un rouge de laque entrecoupent agréablement une verdure rembrunie. Ces roches mousseuses présentent des formes très-variées; celles-ci, imitent des tables et des siéges rus-

---

à fleur d'eau, pour graver sur le fond de l'antre ce décroissement extraordinaire. Les poutres qu'on avoit fixées en travers sont restées; dans la suite et à diverses époques on les a apperçues, mais toujours en dessous de l'eau, et à quelque distance de la superficie ». J'observe qu'il n'est pas fait mention de cet échafaudage dans le procès-verbal que je rapporte en entier à la fin de cet ouvrage, et que je dois au zèle infatigable de M. de Fortia.

tiques ; celles-là, soutenues par d'autres rochers, forment de petites grottes d'où il sort quelquefois un ruisseau limpide.

Lorsque les eaux approchent de leur plus grande hauteur, ce qui a lieu pour l'ordinaire vers l'equinoxe du printems, non-seulement elles remplissent l'intérieur de l'antre dont nous venons de parler, et d'où elles s'échappent alors par dessus la chaussée, mais elles dérobent encore la voûte extérieure qui en forme le portique, atteignent le pied d'un figuier qui a pris naissance dans une fissure du rocher, surmontent la chaussée de plusieurs pieds, se brisent ensuite contre les rochers et les dérobent presque tous à l'observateur qui semble forcé au respect, à l'admiration et au silence. Alors on reconnoîtroit à-peine le vallon silencieux qu'on n'auroit vu qu'au milieu de l'été : un bruit étourdissant remplace un calme profond ; ces blocs disparoissent sous des tor-

rents d'écume ; tous les rochers semblent se fondre en eau : mais au coucher du soleil les couleurs de l'iris embellissent encore cette scène majestueuse.

En quelque état que soit la source, l'eau paroit s'échapper du fond de son réservoir par des ouvertures souterraines, et vient surgir à plus ou moins de distance : mais après les grandes pluies ou à la fonte des neiges, ces ouvertures sont insuffisantes, elle surmonte la chaussée, et forme une superbe cascade, qui va se joindre aux sources inférieures dont les issues sont recouvertes par des flots d'écume (1).

---

(1) La source de l'Orbe, dit M. de Saussure, est visiblement alimentée par le lac de Joux, qui se perd par des issues souterraines et vient alimenter la source de l'Orbe à trois-quarts de lieues au-dessous. Cette Fontaine ressemble en petit à Vaucluse, mais elle est bornée et suit le cours d'une vallée couverte de sapins et de hêtres.»

»Ah ! si Pétrarque avoit vu cette source, et qu'il y eut trouvé sa Laure, combien ne l'auroit-elle pas préférée à celle de Vaucluse, plus abondante peut-être et plus rapide, mais dont les rochers

J'observe

J'observe en terminant cette description, qu'on peut appliquer à Vaucluse, ce que Rousseau dit au sujet de Meillerie. Ce lieu solitaire forme un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles et paroissent horribles aux autres... En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnent, il sembloit que ce lieu dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

II.

Description de Vaucluse, par M. de Sades.

Le lecteur ne sera pas fâché de retrouver dans cet ouvrage la description que M. de Sades, auteur des *Mémoires*

---

stériles n'ont ni la grandeur, ni la riche parure qui embellit la nôtre ».

Voyages dans les Alpes.

pour la vie de Pétrarque, nous a laissée de cette Fontaine. Je réfuterai dans mes notes quelques erreurs de physique qu'il paroît avoir accréditées ; elles déparent une description d'ailleurs assez exacte.

» Vaucluse, dit-il, est un de ces lieux où il semble que la nature aime à se montrer sous une forme singulière. Dans cette belle plaine de l'Isle, qui ressemble à la vallée de Tempé, du côté du levant, on trouve un petit vallon terminé par un demi-cercle de rochers d'une élévation prodigieuse qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. »

» Le vallon est renfermé de tout côté par des rochers qui forment une espèce de fer à cheval, de façon qu'il n'est pas possible d'aller au-delà ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Vaucluse, *Vallis clausa*. Il est partagé par une rivière entourée de prairies toujours vertes. » (1)

---

(1) Après avoir fait cent pas dans le vallon étroit

» A la rive gauche du fleuve, on trouve un chemin qui mène en tournant un peu, au fond de ce demi-cercle ou fer à cheval. Là au pied d'une masse énorme de rochers qui menacent le ciel et qu'on voit en face, est un antre assez vaste, creusé des mains de la nature, où l'on peut entrer quand la Fontaine est basse, et dont l'obscurité a quelque chose d'effrayant. C'est une double caverne dont l'extérieur a plus de 60 pieds de hauteur sous l'arc qui en forme l'entrée. L'intérieur n'en a pas tout-à-fait la moitié, elle paroît avoir 100 pieds de large et environ autant de profondeur. »

» On trouve vers le milieu de cet antre un bassin ovale en forme de puits, dont le grand diamètre est de 18 toises. De-là s'éléve, sans jets ni bouillon, cette source abondante qui forme la Sorgue. On prétend qu'on a

---

que l'on remonte pour aller à la source, on ne voit plus de prairies.

sondé plusieurs fois le bassin et qu'on n'a jamais pu en trouver le fond. Cela ne viendroit-il pas de ce que l'eau s'élevant avec force du fond à la superficie, repousse le plomb de la sonde et la corde à laquelle il est attaché. Cependant on ne voit qu'une nape d'eau tranquille et sans agitation. »

» La superficie de cette eau paroît noire, trois choses y contribuent : la profondeur du gouffre, la couleur de la voûte qui le couvre et l'obscurité de l'antre ; dans le fond rien de plus clair, de plus pur, de plus limpide que cette eau : elle ne teint pas les rochers entre lesquels elle passe, et n'y produit ni mousse ni rouille. Mais qui le croiroit? cette eau si belle à l'œil n'est pas bonne à boire ; elle est crue, pesante, indigeste (1) ; en revanche elle est ex-

(1) Une eau crue, pesante, indigeste, ne convient point aux teinturiers : on sait qu'ils préfèrent la plus pure. L'eau de Vaucluse n'est ni pesante ni indigeste, sa fraîcheur dérange seule l'estomac aux voyageurs alterés et échauffés par

cellente pour la tânnerie et les teintures : elle fait croître une herbe qui a la vertu d'engraisser les bœufs et d'échauffer les poules. Pline le naturaliste et Strabon en parlent. »

» Dans l'état ordinaire de cette Fontaine, l'eau passe par des conduits souterrains de son bassin dans le lit où elle commence son cours : mais dans le tems de sa crue, qui arrive vers l'équinoxe du Printems et quelquefois après de grandes pluies, elle s'élève au-dessus d'un espèce de mole qui est devant l'antre d'où elle se précipite avec un bruit épouvantable de rochers en rochers, jusqu'à ce qu'étant arrivée à un endroit plus uni et plus profond, elle coule tranquillement et forme une rivière nommée Sorgue, capable de porter bateau à sa source,

---

la marche, qui en boivent une trop grande quantité sans précaution. Les légumes s'y cuisent parfaitement, et on verra d'après l'analyse, qu'elle réunit tous les avantages de celles de la meilleure qualité.

chose singulière et unique. Elle se partage en plusieurs bras, qui, après avoir arrosé une partie du Comtat et reçu quelques ruisseaux, vont se jeter dans le Rhône près d'Avignon. »

» Pendant les sécheresses de l'été, le bassin se rétrécit au point qu'il n'a quelquefois plus qu'une toise de diamètre (1), on descend alors aisément jusqu'au bord de l'eau. Ce qu'il y a de singulier, c'est que malgré cette grande diminution de la principale source, la rivière ne décroît que d'un quart tout au plus (2). »

---

(1) M. de Sades pèche contre son exactitude ordinaire, en disant que le bassin n'a quelquefois qu'une toise de diamètre à la surface de l'eau. Les plus anciens habitans de Vaucluse n'ont jamais vu cette surface moindre de 4 à 5 toises.

(2) Les variations du *minimum* au *maximum* des eaux de la Sorgue, sont d'environ de trois pieds sous le pont de Vaucluse. Alors leur vîtesse est plus que doublée ; la surface de la rivière augmente aussi, et le calcul m'a donné dans le même tems un volume d'eau trois fois plus considérable que celui qui s'échappe lorsque la source est basse.

» Du pied de ces rochers qui forment le demi cercle et viennent aboutir à l'autre, partent de tout côté mille bouillons d'eau qui tombent en cascade dans le canal et fournissent toujours à peu près la même quantité d'eau. »

» On a observé que lorsque le bassin de la principale source est plein jusqu'au rez-de-chaussée, les corps légers qu'on y jete disparoissent dans un instant (1). On croyoit qu'ils alloient au fond et cela passoit pour un mystère; mais on a remarqué qu'en jetant une

---

Cette variation est moins sensible à Vaucluse, où la pente de la Sorgue est très-grande; mais on en juge beaucoup mieux en jetant un coup-d'œil sur les principales branches qui traversent la plaine.

(1) J'ai souvent jeté des substances légères dans le bassin, et jamais je ne les ai vues disparoître. M. de Sades a été trompé s'il a fait mention de ce phénomène d'après un récit étranger, où il a jeté lui-même dans cette Fontaine des corps dont la pesanteur spécifique étoit plus grande que celle de l'eau. A coup-sûr les substances qui ne surnagent point dans la source de Vaucluse, ne surnageroient pas dans la rivière qui en sort.

pierre dans le bassin du côté où le rocher est coupé perpendiculairement, elle paroît d'abord revenir vers l'endroit d'où on l'a jetée (1), ce qui donne lieu de croire que l'eau s'élevant à gros bouillons et trouvant des ouvertures à travers les roches, s'échappe et entraîne avec elles les matières qu'on y jete (2). »

---

(1) Ce phénomène, attribué par l'Auteur de cette description, a la force attractive des courans inférieurs, n'est dû qu'a la réfraction de l'eau, aux ondulations de sa surface et quelquefois à l'inégalité et au peu d'épaisseur des corps qu'on y jete.

(2) Si l'eau s'élevoit à gros bouillons, elle communiqueroit quelque mouvement à la surface du bassin, mais cette surface est parfaitement calme; les crues même de la Fontaine s'opèrent avec lenteur, sans produire la moindre agitation apparente.

III.

Voici une autre description de Vaucluse, par Pastrengo, ami de Pétrarque.

» Pour éviter la chaleur brûlante, écrit-il au Philosophe de Vaucluse, tu te retires dans cette grotte tout-à-fait à l'ombre dès que le soleil a passé le méridien. Là tu contemples cette admirable Fontaine dont les eaux argentées coulent par cent petites sources aux pieds des rochers, sortent plus abondamment d'une vaste ouverture, se précipitent le long de la vallée avec un horrible fracas à travers les roches scabreuses, et forment bientôt une rivière charmante. Là se voit encore cet antre effrayant et silencieux, d'où s'échappe quelquefois un torrent courroucé et où l'on respire un air si frais pendant les grandes chaleurs. Dans le même vallon est une autre grotte entourée de Lierre, elle domine les eaux de la Sorgue plus transparentes que le

cristal ; je crois que les nymphes y ont établi leur empire. Tu as choisi cette retraite paisible : je t'y vois assis à l'ombre , et tu ne peux te lasser de contempler le spectacle enchanteur qui est devant toi.

CHAPITRE III.

Description des anciens jardins de Pétrarque , sa guerre avec les Naïades , et fragmens de quelques lettres dans lesquelles il parle de Vaucluse.

I.

Des jardins de Pétrarque.

JE ne puis décrire les bords de la Sorgue , sans dire un mot des jardins de Pétrarque et de la grotte où il alloit se livrer à ses réflexions (1).

(1) Pétrarque étoit encore très-jeune lorsqu'il vit Vaucluse pour la première fois et qu'il s'écira :

Après avoir traversé la rivière sur le pont de Vaucluse, on passe sous une voûte obscure taillée dans le roc (1). (Elle est la principale entrée du village), au delà de laquelle on trouve à sa gauche un jardin et une petite prairie dont M. Alibert est le possesseur ; on voit contre le rocher un bâtiment qui appartient au même propriétaire. Un côté de ce rocher s'élève sur la prairie, et l'autre domine la Sorgue. Ceux qui ont fait bâtir cette maison, ont profité d'une grotte naturelle pour en faire un cellier, c'est sans doute ce lieu im-

---

Voici le séjour qui me convient le mieux. Je le préférerai aux plus grandes villes, si je puis jamais disposer de mon sort, *En naturæ meæ locus aptissimus, quem si dabitur magnis urbibus prælaturus sum.* Cette Fontaine étoit depuis longtems célèbre par les merveilles de la nature, mais elle l'est encore plus par le séjour de Pétrarque et les vers qu'il y a faits. *Qui per se olim notus, ait Petrarcha, meo longo post modum incolatu, meisque carminibus notior.*

(1) Cette voûte est le commencement d'un ancien aqueduc dont il sera parlé dans la suite.

pénétrable aux rayons du soleil dont Pétrarque parle toujours avec enthousiasme. Près de-là on voit quelques lauriers qui, d'après le témoignage des vieillards du pays, ont succédé à des arbres plus anciens encore que le Poëte y avoit peut-être plantés. Ce lieu pittoresque est connu des habitans de Vaucluse sous le nom de *jardin de Pétrarque ;* la tradition populaire se trouve confirmée par la description qu'on lit dans les ouvrages du Poëte philosophe.

D'ici, nous dit-il, mon jardin est terminé par une rivière profonde ; delà, par une montagne taillée à pic, opposée aux chaleurs du midi, et qui ne cesse jamais de donner de l'ombre au milieu du jour ; le doux zéphir peut pénétrer sans obstacles. Dans l'éloignement un mur agreste le rend inaccessible aux hommes et aux animaux(1).

---

(1) . . . . . *Pars amne profundo Cingitur, at partem præruptis rupibus ambit*

J'ai deux jardins, dit-il ailleurs, rien dans le monde ne leur ressemble. Je leur ai donné le nom de Parnasse Transalpin. L'un est ombragé, propre à l'étude, consacré à Apollon ; il est en pente, à la naissance de la Sorgue, terminé par des rochers inaccessibles. L'autre est plus près de la maison (1),

---

Mons gelidus, calidumque jugis obversus ad austrum.
Hinc medio ruit umbra die, pars nuda tepenti
Porta foret zephiro, sed et hinc procul arcet agrestis
Murus, ab accessu prohibens pecudesque virosque.
Lib. III. Epist. III.

(1) La maison de Pétrarque étoit entre le village et le château, il n'en reste plus la moindre trace. Les habitans de Vaucluse en ont emporté toutes les pierres ; elle étoit d'abord une simple maison de paysan qu'il fit rebâtir quelque-tems après pour la rendre plus logeable.

En 1335, le jour de Noël, une bande de voleurs qui ravageoit depuis quelque-tems les environs de Vaucluse, mit le feu à la maison de Pétrarque après l'avoir pillée. Une voûte arrêta l'incendie, heureusement le concierge avoit porté au château quelques livres qu'il avoit laissés.

On croit communément que le château ruiné qu'on voit sur un rocher élevé, est le château de Pétrarque ; on le désigne du moins sous ce nom aux

moins sauvage, agréable à Bacchus, au milieu d'un fleuve très-rapide, séparé par un petit pont d'une grotte voûtée impénétrable aux rayons du soleil : je crois bien qu'elle ressemble à cette pièce où Cicéron alloit quelquefois déclamer ; elle invite à l'étude, je m'y tiens à midi. Je me promène le matin dans les collines, le soir dans les prairies et quelquefois dans le petit jardin près de la Fontaine où l'art surmonte la nature ; il est situé sous un rocher au milieu des eaux, mais s'il est étroit, l'ame s'y agrandit et s'y élève.

II.

Guerre de Pétrarque avec les Naïades.

Vous devez avoir entendu parler de ma guerre avec les Nymphes, écrivoit-

---

étrangers ; mais c'est une erreur, ce château appartenoit aux évêques de Cavaillon, seigneurs de Vaucluse.

Senil. lib. II. Ep. X.

il à son ami Colonne, dans ses Epîtres en vers latins (1) ; elles règnent au pied de ces rochers circulaires qui se perdent dans les nues. C'est là que les eaux de la Sorgue, aussi transparentes que le cristal, roulent dans un lit d'émeraude : là, je cultive un petit champ stérile et pierreux que j'ai destiné aux Muses, mais les nymphes jalouses leur en disputent la possession : elles détruisent le printems mes travaux de l'été. Déjà j'avois conquis sur elles une petite prairie ; je n'en jouis pas long-temps et au retour d'un voyage en Italie les eaux m'avoient tout emporté.... Alors loin de me décourager, je rassemble les laboureurs, les

---

(1) *Est mihi cum nymphis bellum de finibus ingens*
Auditum fortasse tibi, mons horridus auras
Excipit, ac nymbos et in æthera cornibus exit ;
Ima tenent fontes, nympharum nobile regnum.
Sorgia surgit ibi, queribus placidissimus undis
Et gelidâ prædulcis aquâ, spectabile monstrum
Alveus, ut viridis vitreo tegit amna smaragdos
Hic mihi, etc. . . . . Epist. I. Lib. III.

pêcheurs et les bergers ; nous roulons des rochers énormes, nous élevons un fort contre les nymphes, nous dressons un autel aux Muses ; on voit bientôt l'Hélicon, le Parnasse, l'Hypocrène, et nous plantons la forêt des poëtes .... Il écrivoit l'année suivante : l'expérience me prouve qu'il est impossible de vaincre les élémens ; je ne dispute plus à la Sorgue une partie de son lit, ses nymphes ont encore remporté la victoire. Il y a aux pieds du rocher un petit angle où j'ai rétabli les Muses, cet asyle leur suffit ; il est bien défendu, car il faudra que les nymphes renversent la montagne si elles veulent encore les chasser.

III.

Fragmens de quelques lettres de Pétrarque, dans lesquelles il est parlé de Vaucluse.

Pétrarque ne pouvoit se lasser de faire l'éloge de sa solitude, il n'en ou-

blioit jamais les douceurs. Vaucluse est charmant, écrivoit-il, j'ai prouvé par un séjour de dix ans, que personne n'a été plus sensible que moi aux beautés de ce vallon. Si je ne craignois d'être taxé d'une vanité ridicule, je dirois qu'il ne doit pas se repentir de m'avoir eu pour hôte, et que le séjour que j'y ai fait, l'a rendu aussi célèbre que les merveilles de la nature. Mes bâtimens et mes jardins ont embelli les rives de la Sorgue ; mais je regarde les productions de ma plume comme un édifice plus durable (1).....

C'est à Vaucluse que j'ai commencé mon poëme de l'Afrique, et écrit une grande partie de mes Lettres en prose et en vers. J'y ai composé presque toutes mes Eglogues en très-peu de tems, ainsi que mes livres de la Vie Solitaire et du Loisir Religieux. J'y ai tracé cette esquisse de la Vie des grands

---

(1) *Opinari ausim apud multos, non minùs illum meo nomine, quam suo miro licet fonte cognosci.*

hommes de tous les pays et de tous les siècles. Enfin j'ai plus écrit là, que partout ailleurs.

Si vous voulez me voir à Vaucluse, écrivoit-il à Jean Colonne, je vais vous indiquer une route bien douce... Vous pouvez y venir de Rome sans mettre pied à terre.... Faites-vous porter par vos domestiques jusqu'au bord du Tibre; descendez sur ce fleuve jusqu'à la mer, et sans sortir de votre bâtiment, cotoyez le rivage sur la droite; traversez le golphe de Toscane, passez devant Marseille, remontez le Rhône, bientôt vous découvrirez Arles, ses marais et ses champs pierreux, ensuite Avignon et son triste rocher... Environ trois mille pas au-dessus de de cette dernière ville, remontez la rivière limpide que vous trouverez à votre droite, cette rivière est la Sorgue paisible. Vous verrez enfin sa source merveilleuse au pied d'un rocher qui se perd dans les nues, et vous n'irez pas plus loin, en eussiez-vous même

la volonté. Afin que tout vous soit prospère et que vous ayez tout, à votre droite, vous me trouverez du même côté en sortant de votre barque. Hors de l'Italie il est impossible de voir un site plus délicieux que celui de Vaucluse.... Ici, je suis content de mes petits jardins ombragés et de mon étroite demeure : rien ne me manque, je n'attends rien des faveurs de la fortune. Vous trouverez un solitaire qui erre dans les prairies, les champs, les forêts, les montagnes et ne se fixe que dans les grottes mousseuses où à l'ombre des arbres. Votre ami déteste les intrigues de la cour, le tumulte des villes, et fuit les palais qu'habitent le faste et la morgue. Il voit d'un œil de pitié les fausses démarches de la multitude. Également éloigné de la joie et de la tristesse, il passe ses jours dans le calme le plus profond. Il se félicite d'avoir les Muses pour compagnes, le chant des oiseaux et le murmure des nymphes pour concert..... J'ai un

très-petit nombre de domestiques, mais beaucoup de livres ; tantôt vous me trouveriez assis sur les bords de ma rivière, tantôt couché nonchalemment sur le gazon flexible, et ce qui n'est pas sans prix, je puis disposer de toutes mes heures, car il est rare que je voie du monde. J'aime sur-tout à savourer les douceurs de mon loisir, à fixer quelquefois mes yeux sur un objet ou à les parcourir sans les arrêter sur aucun. Il n'est pas rare que je m'entretienne avec moi-même et que je me méprise avec les autres : mais je vous évite les soucis du voyage ; en parcourant ces lignes vous me voyez assez. Il est tems de quitter la plume, je m'apperçois que j'écris une lettre, tandis que je croyois converser avec vous.

Je me refugiai à Vaucluse, dit-il ailleurs, comme dans un port. Hélas! que faisois-je alors ?..... Je portois avec moi mes peines cruelles. Seul, abandonné, sans ressources, j'y souf-

frois plus qu'ailleurs. Sans cesse consumé par un feu dévorant, je remplissois les vallons qu'arrose la Sorgue de mes gémissemens et de mes pleintes.... Voilà la source de ces chants en langue vulgaire dont je rougis, mais qui plaisent aux cœurs sensibles..... Que ces tendres souvenirs m'attachent à cette solitude!.... Hélas! un orage imprévu a renversé ce beau *Laurier* qui me faisoit préférer non-seulement la Sorgue, mais encore la Durance au Tessin. A présent le voile qui m'empêchoit de voir la différence des rochers de Vaucluse aux beaux pays de l'Italie n'existe plus. Mais le sentiment combat toujours ma raison ; je soupire en renonçant à cet asyle et mon cœur m'y entraîne malgré moi.....

Peu de tems après avoir écrit cette lettre, Pétrarque revint à Vaucluse ; il annonça son arrivée à l'Evèque de Cavaillon en lui envoyant ces vers:

Valle locus clausâ toto mihi nullus in orbe,
Gratior et studiis aptior ora meis.

Valle puer clarsì fueram, juvenemque reversum;
Fovit in aprico vallis amæna situ.
Valle vir in clausâ meliores dulciter annos
Exegi et vitæ candida fila meæ.
Valle senex clausâ, supremum ducere tempus,
In clausâ cupio, te duce, valle mori.

CHAPITRE IV.

Description en vers de la Source et du vallon de Vaucluse, par différens Poëtes français.

I.

Idylle de Madame Verdier, sur la fontaine de Vaucluse (1).

Ce n'est point seulement sur des rives fertiles
Que la nature plaît à notre œil enchanté;
Dans les climats les plus stériles,
Elle nous force encor d'admirer sa beauté.

(1) Je place à la tête de ces descriptions poëtiques, la charmante Idylle de Madame Verdier. Il est difficile de faire de plus jolis vers sur la fontaine de Vaucluse. A une peinture exacte et fidèle, on trouve réunies des pensées pleines de sentiment et exprimées avec une délicatesse ingénieuse. Cette seule production auroit mérité à son aimable auteur, le titre d'associé à notre Athénée, si les ouvrages de Madame Verdier nous eussent été moins connus.

Tempé nous attendrit, Vaucluse nous étonne ;
Vaucluse horrible asyle, où Flore ni Pommone
N'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs,
Où jamais de ses dons la terre ne couronne
L'espérance des laboureurs.
Ici, de toutes parts, elle n'offre à la vue
Que les monts escarpés qui bordent ses déserts,
Et qui se cachant dans la nue,
Les séparent de l'univers.
Sous la voûte d'un roc dont la masse tranquille
Oppose à l'aquillon un rempart immobile,
Dans un majestueux repos,
Habite de ces bords la naïade sauvage ;
Son front n'est point orné de flexibles roseaux,
Et la pureté de ses eaux
Est le seul ornement qui pare son rivage.
J'ai vu ses flots tumultueux,
S'échapper de son urne en torrens écumeux :
J'ai vu ses ondes jallissantes
S'élançant à grand bruit sur des rochers affreux,
Précipiter leur cours vers des plaines riantes
Qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.
L'Echo gémit au loin ; Philomèle craintive
Fuit, et n'ose sur cette rive
Faire entendre ses doux accents ;
L'oiseau seul de Pallas dans ces cavernes sombres,
Confond pendant les nuits avec l'horreur des ombres
L'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
N'ose lever sur vous des regards indiscrets ;
Je ne veux point sonder les abîmes secrets
Où de l'astre du jour, vous fuyez la puissance

Lorsque sa brûlante influence,
Dessèche votre lit, ainsi que nos guérets.
Je ne demande point par quel heureux mystère,
Chaque printems vous voit plus belle que jamais,
Tandis qu'au départ de Cérès,
Vous nous offrez à peine une onde salutaire.
Expliquez-moi plutôt quels nouveaux sentimens
Ont calmé l'horreur de mes sens :
Quoi ! ces tristes déserts, ces arides montagnes,
L'aspect affreux de ces campagnes,
Devroient-ils m'inspirer de si doux mouvemens ?
Ah ! sans doute l'amour y fait briller encore
Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
Le plus fidele des amans.
Pétrarque auprès de vous soupira son martyre ;
Pétrarque y chantoit sur sa lyre
Sa flamme et ses tendres souhaits ;
Et pendant que les cris d'une amante trahie,
Ou la voix de la perfidie
Fatiguent nos côteaux, remplissent nos forêts,
Du sein de vos grottes profondes,
L'écho ne répondit jamais
Qu'aux accents d'un amour aussi pur que vos ondes.
Trop heureux les amans l'un de l'autre enchantés,
Qui sur ces rochers écartés
Feroient revivre encor cette tendresse extrême,
Et dans une paisible ardeur,
Oubliés des humains qu'ils oublîroient de même,
Suffiroient seuls à leur bonheur !
Mais hélas ! il n'est plus de chaînes aussi belles ;
Pétrarque dans sa tombe enferma les amours.
Nymphes qui répétiez ses chansons immortelles,

Vous

Vous voyez tous les ans la saison des beaux jours,
Vous porter des ondes nouvelles;
Les siècles ont fini leurs cours,
Et n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.
Ah! conservez du moins les sacrés monumens
Qu'il a laissés sur vos rivages,
Ces chiffres de ses feux, respectables garans,
Ces murs qu'il habitoit, ces murs sur qui le tems
N'osa consommer ses outrages.
Surtout que vos déserts témoins de ses transports
Ne recèlent jamais l'audace ou l'imposture,
Et si quelqu'infidèle ose souiller ces bords,
Que votre seul aspect confonde le parjure
Et fasse naître ses remords.

II.

Epître de Madame Deshoulières.

Quand vous me pressez de chanter
Pour une Fontaine fameuse,
Vous oubliés que je suis paresseuse;
Qu'un simple madrigal pourroit m'épouvanter;
Qu'entre une santé languissante,
Et d'illustres amis par le sort outragés,
Mes soins sont toujours partagés.
Par plus d'une raison, devenez moins pressante.
Daphné, vous ne savez à quoi vous m'engagez.
Peut-être croyez-vous que toujours insensible,
Je décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aspect est terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verts,

Une source orgueilleuse et pure,
Dont l'eau sur cent rochers divers,
D'une mousse verte couverts,
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondissans sur sa tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les rustiques concerts.
De ce fameux désert la beauté surprenante,
Que la nature seule a pris soin de former,
Amusoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle su charmer!

Cet heureux tems n'est plus: languissante, attendrie,
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du soin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertissement.
Je passe tout le jour dans une rêverie,
Qu'on dit qui m'empoisonnera.
A tout autre plaisir mon esprit se refuse;
Et si vous me forcez à parler de Vaucluse,
Mon cœur tout seul en parlera.

Je laisserai conter de sa Source inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, son retour et la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon ame enflammée:
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux,
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

Aussi bien de Vaucluse ils font encor la gloire,

Le tems qui détruit tout respecte leurs plaisirs :
Les ruisseaux, les rochers, les oiseaux, les zéphirs,
Font tous les jours leur tendre histoire.
Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter, les tourmens, les transports
Que Pétrarque sentoit pour la divine Laure.
Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond, où sans autre témoins
Que la naïade et le zéphire,
Laure sut par de tendres soins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre (1).
Dans cet antre où l'amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on se pique,
On sent élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il alarme la pudeur.

Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté
Qu'il reste de leurs feux une marque immortelle
Ce fertile vallon dont on a tant vanté
La solitude et la beauté,
Voit mille fois le jour, dans la saison nouvelle,

---

(1) Quoiqu'en dise Madame Deshoulières, loin de voir son amante à Vaucluse, Pétrarque choisit cette retraite pour l'éviter, et non pour y *adoucir son martyre par les tendres soins de Laure.*

Les rossignols, les serins, les pinçons,
Répéter sous son vert ombrage
Je ne sais quel doux badinage
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire,
L'un avec l'autre est confondu ;
Et l'ame à peine peut suffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inspire.
Quel charme est ici répandu ?
A nous faire imiter ces amans tout conspire,
Par les soins de l'amour leurs soupirs conservés,
Enflamment l'air qu'on y respire ;
Et les cœurs qui se sont sauvés
De son impitoyable empire,
A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle,
Ne peut m'occuper un moment ;
Les restes précieux d'une flamme si belle,
Font de mon jeune cœur le seul amusement,
Ah ! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure !
Et qu'à parler sincérement,
Il seroit doux d'aimer, si l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de son illustre amant.

III.

Vers de M. l'Abbé de Lille.

Quel cœur sans être ému, trouveroit Arèthuse,
Alphée ou le Lignon : toi sur-tout, toi, Vaucluse ;
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poëte, et sur-tout nul amant ?
Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine
Sous la roche voûtée ; antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit ; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et sous un ciel d'azur, par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde !
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressoient mon cœur,
La voilà donc, disois-je ! oui, voilà cette rive
Que Pétrarque chantoit de sa lyre plaintive.
Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires

De leurs chiffres unis les tendres caractères ?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux.
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
M'écriois-je ! un vieux tronc bordoit-il le rivage !
Laure avoit reposé sous son antique ombrage.
Je redemandois Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.
Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque et Laure
Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore (1).

Jardins. Chant III.

---

(1) En parlant de cette description de l'Abbé de Lille, l'Auteur des Lettres sur l'Italie dit : Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures que m'en a offert la Fontaine. On n'y voit pas non plus ces roes si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent : enfin le poëte n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraude où la naïade se repose, . . . Avant que de partir j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'Abbé de Lille, l'*Echo n'avoit pas oublié le nom de Laure* : n'en déplaise au poëte, l'ingrat en a oublié la moitié.

IV.

Fragment du Poëme des Mois, par M. Roucher.

. . . . . Quel homme peut m'apprendre
Pourquoi dans ces déserts chez les Muses fameux,
Où Vaucluse en été roule à flots écumeux,
Pourquoi circule à peine une onde languissante,
Quand du septième mois la clarté renaissante
Des fleuves desséchés reverdit les roseaux,
Et rend à leurs bassins le luxe de leurs eaux ?

Ah ! loin de m'égarer dans cette vaine étude,
Que ne puis-je aujourd'hui goûter ta solitude ;
O Vaucluse ! ô séjour que j'ai tant désiré !
Et que les dieux jaloux ne m'ont jamais montré.
Sur les rochers pendans, dont la chaîne t'embrasse,
De Pétrarque amoureux j'irois chercher la trace ;
Mes pieds y fouleroient les verdoyans gazons,
Où Pétrarque oubliant la rigueur des saisons,
N'appeloit, ne voyoit, ne respiroit que Laure.
Ici, disois-je, ici des beaux présens de Flore,
Cent fois il couronna le front qu'il adoroit ;
Là, dans l'enfoncement de cet antre secret,
Il marioit sa voix à sa lyre plaintive ;
Sur le sable mouvant de cette eau fugitive,
Sur les troncs respectés du souffle des chaleurs,
Gravant le nom de Laure, il l'arrosoit des pleurs,
A ce doux souvenir j'en répandrois moi-même,
Et mon cœur me diroit, ainsi ma Zilla m'aime.

Septième Mois.

V.

Dans le IX. Chant de la Henriade, après avoir décrit le temple de l'Amour, et fait parler la Discorde, Voltaire ajoute :

L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi les fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs :
Il s'arme cependant de ses flèches dorées,
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées,
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs français sur l'aile des zéphirs.
. . . . . .
. . . . . .
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence, il vole vers Vaucluse.
Asyle encor plus doux, lieux ou dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.

V I.

Fragment du voyage fait, en 1740, en Languedoc et en Provence.

Vaucluse est un de ces lieux uniques, où la nature a voulu se singulariser. Il paroît avoir été fait exprès pour la Muse de Pétrarque. Ce fameux vallon est terminé par un demi-cercle de rochers d'une prodigieuse élévation, et qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. Au pied de cette masse énorme de pierre, sous une voûte naturelle que son obscurité rend effrayante à la vue, sort d'un gouffre dont on n'a jamais trouvé le fond, la rivière appelée la Sorgue. Un amas considérable de rochers forme une chaussée au-devant, mais à plusieurs toises de distance de cette source profonde. L'eau passe ordinairement par des conduits souterrains, du bassin de la Fontaine, dans le lit où elle commence son cours. Mais dans le tems de sa crue,

qui arrive, nous dit-on, aux deux équinoxes; elle s'élève impétueusement au-dessus d'un espèce de mole, dont un voyageur géomètre auroit mesuré la hauteur.

Là parmi des rocs entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre,
S'élance des flots courroucés
Une écume blanche et bleuâtre.
La chûte et le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.
Mais bientôt moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette Fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux.
Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable et sur les cailloux,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine
Que mille différents canaux,
Divisent au loin dans la plaine
Le trésor fécond de ses eaux.
Son onde toujours épurée,
Arrosant la terre altérée
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée;

Que le Dieu brillant des saisons,
Du haut de la voûte azurée,
Puisse échauffer de ses rayons.

Le chemin qui nous mena du village à la Fontaine, est un sentier étroit et pierreux que la curiosité seule peut rendre praticable. Les pieds délicats de Laure devoient souffrir de cette promenade, et le doux Pétrarque n'avoit pas peu de peine à la soutenir.

Mais ce sentier tout escarpé qu'il semble,
Sans doute amour l'adoucissoit pour eux ;
Car nul chemin ne paroît raboteux
A deux amans qui voyagent ensemble.

CHAPITRE V.

La fontaine de Vaucluse n'étoit point inconnue aux anciens.

STRABON parle d'une rivière de la Gaule Narbonnaise, qu'il nomme Ξουλγας, *Soulgas*, qui est indubitablement notre Sorgue. Elle est désignée

sous le nom *Orge*, dans le Dictionnaire géographique de Baudrand. Cette rivière prenoit plus bas le nom de *Vindalicus amnis*. Le Géographe moderne que je viens de citer, a confondu la Nesque avec le *Vindalicus amnis*; nom que prenoit la Sorgue dans le voisinage de l'ancienne Vindalon. *Soulgas*, dit Strabon, *ad Vindalon urbem Rhodano miscetur.*

Chez les anciens, Pline est le seul qui ait parlé de notre Source d'une manière positive. Il la désigne sous le nom d'*Orge* ou *Orige*. On a nommé ensuite la rivière qui en sort *Sulga*, puis *Sorgia*, et plus récemment *Sorgue.*

In Narbonensi provincia, dit Pline, Liv. 18. Chap. 22, *Nobilis fons Orge nomine est : in eo herbæ nascuntur in tantum expetitæ bobus ut mersis capitibus totis eas quærant.* Cette phrase ne peut se rapporter qu'à notre Source, car dans la Gaule Narbonnaise, dont nous faisions partie, il n'y a aucune

fontaine aussi remarquable, soit d'après sa situation, soit d'après le volume d'eau qu'elle fournit. D'ailleurs le mot *Orge*, *Orige* ou peut-être *Sorge*, se rapproche tant de celui de la rivière qui en sort, nommée *Sorgue*, qu'on est frappé de voir que la dénomination de Pline diffère si peu de celles des modernes. On sait d'ailleurs que les noms propres se sont très-souvent conservés malgré la corruption des langues, et les changemens que les peuples barbares ont du leur faire éprouver.

En supposant que notre Vaucluse ne fut point le *Nobilis fons Orge* de Pline, où trouverons-nous la Source dont a voulu parler cet ancien Naturaliste ? Connoissons-nous une Fontaine de la Gaule Narbonnaise dont nous faisions partie, qu'on puisse confondre avec elle ; en existe-t-il une seule qu'on puisse lui comparer et qui mérite mieux l'épitète de *Nobilis*, soit d'après sa localité, ou la quantité et la pureté de ses eaux ? Y en a-t-il quelqu'autre dont

le nom se rapproche autant de celui de Pline ? Sans chercher de nouvelles preuves en faveur de mon opinion, il paroît incontestable que Vaucluse, qui donne naissance à la *Sorgue*, est le *fons Orge* des anciens.

In eo herbæ nascuntur, etc. etc. Cette phrase n'a rien de caractéristique, plusieurs sources recouvrent des plantes aquatiques ; mais cette remarque à la suite de ce que je viens de dire, change presque des conjectures en certitude. J'ai vu moi-même des bœufs et des chevaux plonger leur tête dans l'eau (*mersis capitibus totis*), pour manger les plantes qui tapissent dans quelques endroits le lit de la Sorgue. Je pourrois citer plusieurs Savans à l'appui de mon opinion, entr'autres mon respectable compatriote M. Calvet, dont l'autorité est d'un si grand poids. J'ai consulté les plus anciennes éditions de Pline, à la Bibliothèque nationale de Paris, pour voir si je ne trouverois pas le mot *Sorge*. J'ai lu dans celle de

Jean de Spire de 1469, *Orge*, et *Orige* dans toutes les éditions plus modernes.

CHAPITRE VI.

Ancien aqueduc de Vaucluse. Monumens antiques.

ON voit par les restes d'un ancien aqueduc, qui prenoit son origine à l'extrêmité de la voûte taillée dans le rocher, sous lequel on passe pour entrer dans le village de Vaucluse, (cette voûte faisoit elle-même partie de cet aqueduc) que les Romains avoient profité d'une source aussi abondante et aussi limpide que celle de la Sorgue. On découvre des traces de cet aqueduc jusqu'auprès de la Durance; on les retrouve de l'autre côté de cette rivière, sur un côteau peu éloigné de la petite ville de Noves, au-dessous de Bon-Pas. On voit une partie de cette conduite encore très-bien conservée, à

un quart de lieu de Vaucluse, vis-à-vis la papéterie de Jassaud. A cette petite distance de la source, l'eau est déjà soutenue à une hauteur de quatre toises au-dessus du niveau de la rivière. Le diamètre intérieur de ce conduit a six pieds de hauteur sur cinq de large, il a la forme d'un fer à cheval, un peu renflé vers le milieu. Ce canal est appuyé sur la pente septentrionale des collines qui bordent la Sorgue, et en suit les contours. On juge par sa construction que les eaux pluviales passoient par-dessus sa voûte. On voit encore les traces des fours-à-chaux, où l'on préparoit des matériaux pour cette construction.

Les détours que fait ce canal dans les environs de Vaucluse, lui donnent au moins une longueur double de celle qu'il auroit eue, si on l'avoit construit en suivant la ligne la plus courte : mais de cette manière il eût été beaucoup plus coûteux, peut-être même moins durable. On peut suivre ce conduit

depuis la grotte de Vaucluse jusqu'à la papéterie dont j'ai parlé ; on le retrouve à St. Nicolas, terroir de Lagnes, sur le chemin du moulin de Lagnes, sur celui de ce même village à l'Isle, dans le quartier des Fours, de la Couronne et vers St. Gervais terroir de l'Isle, d'où il paroît prendre sa direction du côté de St. Rémi.

S'il faut ajouter foi à la tradition populaire, qui me paroît très-probable, cet aqueduc aboutissoit à Arles. On le nomme même à Vaucluse, *canal d'Arles*. Je suis persuadé que des recherches exactes viendroient à l'appui de cette tradition. Mais ce canal passoit-il, comme l'assurent les habitans de Vaucluse, sous le lit de la Durance? Je ne le crois pas, car la voûte la mieux construite n'auroit pu, ce me semble, résister à la pression des colonnes d'eau latérales, qui devoient avoir une hauteur assez considérable sur le niveau de la rivière. Cet aqueduc, ainsi que celui du Gard, étoit élevé probablement au-dessus de

la Durance. Il dût être détruit vers 730, époque où les Français disputèrent aux Sarrasins le passage de cette rivière (1).

Il y a apparence que l'ancien Pont, qui a existé vis-à-vis Bon-Pas, et dont on voit les piles, servoit anciennement de conduite aux eaux de Vaucluse. Peut-être encore ce monument servoit-il

---

(1) Lorsque les infidèles, dit Nougier dans son *Histoire de l'Eglise d'Avignon*, imprimée en 1659, voulurent entrer dans les terres de Provence du côté d'Avignon, la noblesse de la Ville, et le peuple tacherent de s'opposer à leur passage ; ils furent accablés par le nombre des Sarrasins ; ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Maupas*. Mais la Ville délivrée de la tyrannie de ces barbares, en mémoire de la mort glorieuse de ses concitoyens, fit élever une Chapelle au lieu où reposoient les os de ces illustres Champions de la Foi, avec cette marque de leur magnanimité :

SEPULTURA NOBILIUM AVENIONENSIUM, QUI OCCUBUERANT IN BELLO CONTRA SARRACENOS.

Cette Chapelle fut donnée aux Templiers, et depuis aux Religieux de St. Bruno, par Jean XXII. On y a bâti ensuite une Eglise, et on a changé le nom en celui de *Bon-Pas*.

de pont et d'aqueduc. Il paroît qu'on a rebati, vers le dixième siècle, ce pont qui existoit encore avant François I. Arles étoit une des plus belles villes de la Gaule Narbonnaise ; il n'y a rien d'étonnant que les Romains eussent construit un aqueduc de neuf ou dix lieues, dont la structure ne présentoit pas de très-grandes difficultés, puisqu'il étoit soutenu sur la pente des côteaux dans une très-grande partie de son cours.

Ce canal se dirige constamment vers St. Rémi. Près de cette ville, il devoit changer de direction et dévier un peu vers le S. O., passer en-dessous de Notre-Dame de Châteaux, ensuite dans le voisinage de St. Gabriel, de Mont-Majeur, de Font-Vieille..... J'ose assurer qu'avec un peu d'attention on retrouveroit de distance en distance, dans les environs de ces derniers lieux, les vestiges de l'aqueduc de Vaucluse à Arles : témoignages évidens de la grandeur Romaine, qui

honorent plus les vainqueurs de l'univers que leur courage et leurs victoires. Ce peuple n'étoit arrêté par aucun obstacle, lorsqu'il s'agissoit de la salubrité ou de l'embellissement d'un pays occupé par ses colonies.

Je me propose de faire un voyage en Provence, pour éclaircir mes doutes à ce sujet. Presque tout ce que je viens d'écrire doit être vérifié par des observations rigoureuses : mais le lecteur voudra bien observer que je lui soumets des doutes, ne lui assurant que ce que j'ai vu moi-même.

On voit, dit M. Anibert, dans ses *Mémoires historiques sur l'ancienne république d'Arles*, un ancien aqueduc des Romains sur la route du village de Maussane : c'est par-là, continue-t-il, que les eaux des montagnes des Beaux, de Fontvieille, arrivoient jusque dans notre ville.... Cet aqueduc est double, ou plutôt ce sont des aqueducs qui se prolongent l'un à côté de l'autre.... A l'extrémité méridionale de

plus oriental, on trouve des vestiges d'un grand réservoir octogone, et l'on découvre aux environs d'anciens canaux qui démontrent que la direction des eaux qui y couloient, étoit très-différente, tant à l'entrée qu'à l'issue. Elles parvenoient à Arles par les bords du côteau de Crau, où l'on voit encore les restes de cet aqueduc, ainsi qu'au sortir de la ville, sur le grand chemin de Provence, auprès du premier moulin de la colline de Moleirès.

II.

Monumens antiques.

L'Aqueduc dont je viens de parler, n'est pas le seul monument qui nous apprenne que les anciens connoissoient notre Source. J'ai trouvé dans les environs de Vaucluse plusieurs traces d'antiquité. L'église de ce Village paroît avoir été bâtie avec les débris de quelque temple des Payens. On voit çà et là dans ses murs des pierres sculptées, dont les unes représentent divers or-

nemens, et les autres différentes figures antiques. On distingue parmi les pierres qui forment l'assise sur laquelle appuye le toit de cet édifice, une figure triangulaire, une tête de Chat, de Lynx, de Taureau et d'un autre animal qui m'est inconnu ; deux têtes humaines qui se touchent latéralement, sculptées dans la même pierre, me paroissent représenter Castor et Pollux. On observe encore une tête tronquée horisontalement vers le milieu du front ; une espèce de demi-croissant dont la pointe part de la bouche et s'élargit jusqu'à la partie tronquée, ressemble à une épaisse moustache qui entoure le bas et les côtés de cette figure grotesque ; on trouve aussi dans une cour de la maison Curiale, située au midi de l'Eglise, un tronçon de colonne en pierre calcaire grise d'un grain très-fin, d'environ 9 pieds de longueur sur 21 pouces de diamètre ; des cannelures profondes l'entourent en spirale dans toute sa longueur : un choc un peu

rude en fait détacher une croûte d'une ligne d'épaisseur.

Au levant de l'Eglise, on voit plusieurs chapitaux mutilés, des pierres d'une forme antique, beaucoup de briques antiques qui renfermoient des ossemens terreux, des fragmens de marbre ; j'ai trouvé encore deux inscriptions anciennes, mais d'un siècle moins reculé.

N'ayant point fait une étude particulière des monumens antiques, je rapporte ce que j'ai vu, et n'en parle dans cet ouvrage que pour engager quelque Savant à vérifier mes observations, à en faire de nouvelles et à expliquer ce que je n'ai fait qu'indiquer moi-même.

Il me semble probable que la fontaine de Vaucluse n'étoit pas moins célèbre chez les anciens qu'elle ne l'est de nos jours. Les maîtres de la Gaule Narbonnaise, et peut être les Grecs qui ont possédé, selon quelques écrivains, notre pays avant eux, ne durent pas

manquer d'y célébrer les Fontinales. D'ailleurs si l'ame, comme le dit Sénéque, est pénétrée d'un sentiment de religion quand on trouve un antre creusé par la nature dans le sein d'un rocher, si les sources des grands fleuves nous inspirent une sorte de vénération, et si l'éruption subite d'une rivière mérite des autels, peut-on croire que les Romains n'aient pas élevé un temple dans le voisinage de la Source la plus limpide et la plus abondante?....

J'ai le projet, disoit Pétrarque, d'ériger un autel à la fontaine de Vaucluse, qui, même à sa source, forme une rivière navigable. J'en prends Dieu à témoin, mon dessein est de le faire, lorsque mes facultés me le permettront, dans mon petit jardin qui est sous les rochers et au-dessus des eaux; mais ce n'est pas aux Dieux des fleuves, ni aux Nymphes de la fontaine que je le dédierai, ce sera à la Vierge Mère de Dieu, qui a détruit les temples et les autels de toutes les autres divinités.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Température de la Source.

CE que j'ai dit jusqu'ici, est à la portée de tous les lecteurs. Je vais écrire maintenant pour les amateurs de Physique et d'Histoire naturelle.

La température moyenne de la Source est de 10,65 Thermomètre de Réaumur (1). Sa variation annuelle est de 0, 60 ou à-peu-près d'un demi dégré. Sa plus grande fraîcheur répond au mois d'Avril, et la moindre à celui de Septembre. Cette température moyenne diffère à peine de celle de

(1) Toutes les fois que je parlerai d'observations thermométriques, le lecteur voudra bien se rappeler que mes thermométres sont construits d'après les principes de Réaumur, et divisés en 80 degrés, depuis la glace fondante jusqu'à la température de l'eau bouillante, sous une pression de 28 pouces.

nos puits, et de 10, 9 qui est celle d'Avignon. Il y a une différence de 1, 15 entre la température des caves de l'Observatoire de Paris, qui est de 9,5 et celle de notre Fontaine.

La source du *Groseau*, près de Malaucène, qui est à 100 toises de hauteur perpendiculaire au-dessus de celle de Vaucluse, est plus froide d'un degré. Dans la fontaine *Feyole*, située sur le Montventoux à 900 toises, le thermomètre descend à 4 : et en général plus on s'élève sur l'horison, plus la température de l'intérieur de la terre diminue ; de sorte qu'au dessus de 1600 toises la température de l'intérieur d'une montagne ne seroit pas éloignée de 0. Je puis donc raisonnablement conclure que les eaux qui alimentent Vaucluse ne viennent pas d'une très-grande distance derrière les montagnes aux pieds desquelles cette source est située, car si cela étoit elles se refroidiroient davantage en les traversant, et leur température seroit plus

abaissée de deux degrés au moins que celle qu'on observe. Je n'ai trouvé qu'une très-légère différence entre la température des sources latérales et celle du bassin lorsque les eaux surmontent la chaussée ; cette différence devient un peu plus sensible lorsqu'elles sont renfermées dans le réservoir (1).

La hauteur du bord du bassin est de 55 toises au-dessus du niveau de la Méditerranée, et de 43 toises sur le sol d'Avignon.

---

(1) Alors l'eau du bassin est plus chaude en été, et plus froide en hiver, que celles des sources latérales.

CHAPITRE VIII.

Analyse chimique des eaux de Vaucluse.

I.

Qualités physiques.

1°. L'Eau de Vaucluse est ordinairement aussi pure que le cristal. Sa limpidité fut altérée il y a quinze ans après de grandes pluies, mais elle reprit bientôt sa transparence ordinaire.

2°. Elle n'a point de saveur particulière.

3°. Sa pesanteur spécifique ne diffère pas sensiblement de celle de l'eau distillée.

4°. Sa température ne varie annuellement que de 0,60 de degré.

5°. Sa température moyenne est de 10,65.

6°. Les principales plantes qui croissent

sous les eaux de cette fontaine, sont :

Sium *latifolium.*
angustifolium.
nodosum.
Potamogeton *angustifolium.*
Fontinalis *antipyretica.*
minor.
Hypnum *riparium.*
Hedwigia *aquatica.*

Cette dernière mousse recouvre les rochers qu'on voit dans le lit de la Sorgue naissante.

7°. L'eau de cette source ne dépose à la longue qu'un peu de *carbonate de chaux.*

8°. Elle sort d'un rocher calcaire, qui fait partie d'une montagne assez considérable de la même nature. Les rochers qui ont roulés dans son lit, et qui se sont accumulés vers l'extrémité orientale du vallon, sont aussi calcaires.

9°. Cette source fournit, lorsqu'elle est haute, trois toises cubes d'eau

par seconde, une seule lorsqu'elle est très-basse, et environ deux quand elle est médiocre.

10°. Son principal réservoir est élevé d'environ 55 toises au-dessus du niveau de la mer.

II.

Caractères chimiques ou essais par les réactifs.

1°. L'eau de Vaucluse est excellente pour cuire la viande, les légumes, décrasser le linge et dissoudre le savon.

2°. La teinture de *tournesol* n'en est pas sensiblement rougie.

3°. Le *prussiate de potasse* n'altère point sa limpidité.

4°. *L'acide sulfurique* concentré, n'occasionne point de précipitation.

5°. Quelques goûtes d'*acide oxalique*, ne forment à la longue qu'un dépôt très-léger.

6°. L'*eau de chaux* ne la trouble pas d'une manière très-sensible.

7°. Le *muriate de baryte* n'annonce que de légères traces de *sulfates* terreux ; le nuage qui se forme au fond de l'eau est peu sensible.

8°. Le *savon* dissous dans l'*alkool* n'altère pas la limpidité des eaux de Vaucluse.

9°. Le *nitrate d'argent* n'opère qu'une précipitation très-peu apparente.

10°. On voit déjà d'après l'action de ces principaux réactifs que cette eau tient en dissolution, 1°. du *carbonate de chaux*, 2°. du *sulfate de chaux*, 3°. de l'*acide muriatique*, 4°. de l'*acide carbonique libre*.

III.

Analyse par l'évaporation.

Six pintes d'eau prises à Vaucluse, ou 288 pouces cubiques évaporés jusqu'à siccité, ont laissé un résidu de 17, 60 grains, qui m'ont donné par l'analyse :

	Grains.
Carbonate de chaux	8 , 00
Muriate de chaux	3 , 25
Sulfate de chaux	2 , 50
Alumine	0 , 50
Silice	1 , 20
Total	16 , 45
Perte	1 , 25

70 livres d'eau de Vaucluse, (1 pied cube) contiennent :

	Grains.
Carbonate de chaux	48 , 0
Muriate de chaux	19 , 50
Sulfate de chaux	15 , 0
Alumine	3 , 0
Silice	7 , 20
Total	92 , 7

Il faut ajouter à ce résultat un peu de *gaz acide carbonique*.

On

On voit d'après une analyse faite avec soin, et dont il seroit inutile de rapporter tous les détails, que cette eau doit être excellente pour tous les usages économiques, et qu'on peut la mettre au rang des eaux terrestres les plus pures.

Quoique celle de nos puits d'Avignon soit en général d'une très-bonne qualité, elle laisse un residu sept à huit fois plus considérable.

Je donnerai une analyse plus détaillée des eaux de Vaucluse, dans mon Hydrologie de ce Département.

CHAPITRE IX.

Volume d'eau qui s'échappe de la fontaine de Vaucluse ; conjectures sur son origine.

J'Ai mesuré au-dessous du village de Vaucluse, dans un lieu où tous les canaux de la Sorgue sont réunis, la largeur de la rivière, la vîtesse et la

profondeur moyennes des eaux ; le calcul m'a donné, à très-peu de chose près, une toise cube par seconde lorsque la Fontaine est basse, et plus de trois toises cubes lorsqu'elle approche du *maximum* de sa hauteur. Dans son état moyen elle en fournit deux (1).

Il tombe annuellement dans nos environs de 19 à 21 pouces d'eau, et un peu plus dans nos montagnes que dans la plaine. Supposons donc qu'il en tombe 24 pouces, sur les 30 ou 40 lieues quarrées situées derrière Vaucluse ; une lieue quarrée de 25 au degré, de 2282 toises renfermant 227,826,864 pieds quarrés, il tombera sur cette surface 455,653,728 pieds cub. ; 4,556,537,280

---

(1) Deux toises cubes d'eau par seconde donnent

en une minute	120 toises cubes,
en une heure	7,200 toises cubes,
en un jour	172,800 toises cubes,
en un an	63,092,000 toises cubes.

Ce dernier nombre multiplié par 216 pieds cubes contenus dans une toise cube donne 13,627,872,000 pour le nombre des pieds cubes d'eau que dépense cette Fontaine dans une année.

sur une étendue de 10 lieues, et 13,669,611,840 sur une de 30. Ce dernier résultat diffère peu du nombre des pieds cubes que dépense annuellement Vaucluse, d'où l'on voit que pour alimenter cette source, toute l'eau pluviale qui tombe dans un an, sur une surface de 30 lieues quarrées seroit nécessaire.

On sent que ce calcul ne peut être qu'approximatif, car la terre retient une certaine quantité des eaux pluviales, qui bientôt se dissolvent encore dans l'atmosphère ; une autre partie glisse sur la surface du globe et alimente les torrents, de sorte qu'on peut présumer qu'il n'y a que la moitié des eaux du ciel qui pénètrent dans l'intérieur du globe. Il faudroit donc doubler la surface de 30 lieues quarrées, et on auroit pour résultat 60 lieues quarrées, en admettant que la fontaine de Vaucluse n'est alimentée que par les pluies des environs.

La surface du sol à l'Ouest de Vau-

cluse étant beaucoup plus basse que la source, les eaux pluviales qui tombent sur cette surface, ne peuvent pas alimenter notre Fontaine : mais il n'en est pas de même des eaux qui arrosent la partie montagneuse.

Quoique le sol en delà de Vaucluse, principalement vers le N. E. soit extrémement sec, que les sources y soient très-rares et peu abondantes, que les ruisseaux y rentrent, à une très-petite distance de leur origine, dans le sein de la terre, il s'en faut bien que toutes les eaux pluviales y soient absorbées; les torrents en transportent une partie dans la Sorgue ou dans la Durance, lorsque les pluies sont un peu abondantes. Quoique d'après l'inspection des pays situés derrière notre Fontaine, je sois convaincu qu'ils lui fournissent une partie de leurs eaux, je ne puis croire qu'elles suffisent à la totalité de leur volume, car dans ce cas la température de cette source seroit moins élevée.

Si l'observation nous apprenoit que les crues de Vaucluse coïncident avec celles d'une rivière, dont le lit plus élevé que son bassin n'en seroit point à une très-grande distance, répugneroit-il à l'observateur physicien de croire que les eaux de cette rivière peuvent alimenter notre source ? Eh bien le lit de la Durance, à quelques lieues d'Avignon, est plus élevé que la fontaine de Vaucluse, n'en est pas à une très-grande distance, et les crues de Vaucluse correspondent avec celles de la Durance !

Je prévois cependant les objections qu'on pourroit me faire. La Durance, me dira-t-on, est une rivière dont les eaux sont constamment troubles, et celles de Vaucluse sont d'une limpidité parfaite. Lorsque cette rivière roule un plus grand volume d'eau, c'est qu'il a plu ou que les neiges ont été fondues, et quand la Durance augmente, il pleut très-souvent dans nos environs.

Je répondrai à la première de ces

objections, que les eaux les plus troubles, après s'être filtrées à travers les sables et les graviers, sont aussi limpides que celles qui tombent du ciel, et qu'une couche de quelques pieds d'un terrein poreux, suffit pour opérer cette clarification. Les couloirs ou les filtres s'obstrueroient à la longue, pourra-t-on me dire encore; mais cette rivière est si rapide qu'elle roule et transporte souvent les graviers de son lit; d'ailleurs son principal courant change quelquefois de direction. Ces deux causes empêchent l'obstruction de ses filtres.

Si la Durance, pourroit-on m'objecter encore, communique par des conduits invisibles avec Vaucluse, les crues de la Fontaine ne doivent pas être plus grandes que celles de la rivière, et s'il n'y a que six pieds de différence entre la surface du *maximum* et du *minimum* de ses eaux, il ne doit y avoir que la même différence entre le *maximum* et le *minimum* de notre

Source. Cependant le mouvement des eaux de Vaucluse est de plusieurs toises, tandis que les variations de la Durance ne sont que de quelques pieds. J'avoue que cette objection est spécieuse et qu'elle semble démontrer que les crues de Vaucluse sont indépendantes de celles de la Durance ; mais des réflexions plus approfondies démontrent le contraire.

Lorsque la Durance est enflée, elle occupe, en plusieurs endroits, une surface trois fois plus grande que celle qu'elle recouvre dans sa hauteur moyenne. La quantité d'eau qui filtre dans le sein de la terre doit donc être beaucoup plus considérable ; elles affluent alors en plus grande quantité vers Vaucluse ; les ouvertures inférieures du bassin ne peuvent plus suffire pour l'écoulement des eaux ; alors elles remontent et franchissent la chaussée qui les retenoit. Mais lorsque la Durance est basse, les ouvertures, dont je viens de parler, sont suffisantes et

les eaux s'échappent des parties intérieures du bassin à mesure qu'elles y parviennent.

Afin que cette explication soit satisfaisante, il faut (ce qui est réellement) que le lit de la Durance soit plus élevé que le bassin de Vaucluse, et dans ce cas seul, une crue de cinq ou six pieds peut occasionner une augmentation de plusieurs toises. Il me paroît aisé de comprendre que tant que les ouvertures inférieures du bassin sont suffisantes pour laisser échapper l'eau à mesure qu'elle afflue dans le réservoir, la source ne doit pas surmonter la chaussée ; mais lorsque les eaux s'y rendent en plus grande quantité, elles doivent remonter dans le bassin et parvenir jusqu'à la hauteur où la pression de la colonne verticale peut les chasser en quantité proportionnelle avec celles qui se rendent au réservoir. L'eau doit surmonter les bords du bassin ou dépasser la chaussée, lorsqu'elle afflue en assez grande quan-

tité pour que la pression ne puisse plus la faire sortir en totalité par les ouvertures inférieures.

Si le lit de la rivière n'étoit qu'au niveau du bassin et que la Durance alimentât seule Vaucluse, les crues de la Fontaine et de la rivière seroient alors à peu près égales entr'elles. Le phénomène que j'ai taché d'expliquer ne pourroit donc avoir lieu qu'autant que la Durance seroit plus élevée que le point le plus haut où parviennent les eaux de Vaucluse, et dans ce cas seulement l'augmentation de quelques pieds peut occasionner des variations de plusieurs toises.

Au reste je ne donne mon opinion que comme une conjecture, qui ne me paroît pas dépourvue de vraisemblance, et qui n'est pas contraire aux loix de la physiqne.

On croit que plusieurs sources éloignées communiquent avec celle de Vaucluse. Les habitans des environs de Gap s'imaginent, je ne sais trop

pourquoi, que le réservoir souterrain qui est au sommet de la montagne de Ceuse, correspond avec notre Fontaine. On croit encore dans plusieurs pays du Dauphiné, que d'autres sources communiquent avec la nôtre ; on fait à ce sujet plusieurs récits qu'un observateur éclairé met au rang des fables. Il en est de la fontaine de Vaucluse, comme de ces familles illustres à qui tout le monde voudroit appartenir. Sa célébrité a donné lieu à une foule d'erreurs, mais l'historien exact doit séparer avec soin les vérités incontestables d'un cahos d'hypothèses.

Il est très-probable qu'il passe dans le voisinage de St. Cristol, éloigné en ligne droite de sept lieues de Vaucluse, un canal souterrain qui aboutit à cette source. Je suis cependant éloigné de croire, par les raisons que j'ai données, que le volume d'eau qui traverse un pays de 400 toises d'élévation soit très-considérable, puisque dans cette supposition la température de Vaucluse en

seroit sensiblement abaissée. Cependant le passage d'un ruisseau souterrain est incontestable ; car il se fit, il y a quinze ou vingt ans, un éboulement d'une terre ochreuse-rougeâtre dans les environs de St. Cristol, et le lendemain les eaux de Vaucluse furent teintes de cette même couleur.

Du côté de Pernes et d'Apt, en approchant l'oreille de plusieurs fentes qu'on observe dans le rocher, on croit entendre un bruit semblable à celui qui seroit causé par une rivière souterraine.

Vaucluse ne seroit-elle pas l'issue d'un lac souterrain qu'on pourroit considérer comme le réservoir commun de plusieurs ruisseaux plus ou moins considérables ? En examinant avec soin la partie occidentale de la montagne, au pied de laquelle est située cette source, on ne sera pas éloigné de croire qu'il s'est opéré un affaissement considérable, et qu'une partie de ce lac a dû en être comblée.

Si un Naturaliste exercé jette un

coup-d'œil sur la vallée de Vaucluse, sur le rocher à pic qui la termine, sur les blocs énormes épars çà et là, et sur l'inclinaison de ses flancs, il trouvera que cette petite vallée ne peut se comparer à aucune autre, et qu'elle a des caractères particuliers qui la distinguent. Aucune vallée ne commence par un escarpement perpendiculaire de plus de 600 pieds. On observe quelquefois des vallons entrecoupés par des rochers taillés à pic, mais ces coupes hardies, dues au travail des eaux, supposent toujours un ravin profond qui se prolonge derrière elles à une distance plus ou moins grande.

Pour expliquer la formation de la vallée de Vaucluse, il faut supposer un affaissement ou un écartement des rochers qui la bordent et la terminent; la continuité des rocs de la même nature, qui forment un vaste demi-cercle, semble prouver qu'un simple écartement n'a point eu lieu, et qu'en se séparant de la masse principale les ro-

chers se sont enfoncés dans le sein de la terre. Cet affaissement a été occasionné peut-être par le lac souterrain, dont je soupçonne l'existence, qui a affoibli peu-à-peu la voûte naturelle qui supportoit les immenses rochers dont les débris ont recouvert le fond et les parties latérales du vallon de Vaucluse.

Je le répète, l'inspection de la vallée entre le Village et la Source, ses flancs déchirés, ses escarpemens, ses blocs suspendus et ses éguilles effilées, en un mot cet ensemble qui représente en quelque sorte les ruines de la nature (*fractus orbis*), annoncent une cavité souterraine, dont l'écroulement d'une portion du revers occidental de la montagne a comblé une partie. Il me paroît très-probable que l'antre de Vaucluse doit être l'issue de quelque vaste souterrain occupé par les eaux, car on y jete tous les jours une quantité de pierres, on y fait rouler des rochers, et malgré le plus grand

baissement de la Source, on n'apperçoit pas le fond de cet espèce d'entonoir qui n'a qu'un très-petit diamètre, lorsque la Fontaine est basse.

Non tota solido contextu terra in unum funditur, dit Sénèque, *sed multis partibus cava et cæcis suspensa latebris, habet inania sine humore.*

. . . . . .

Sunt sub terrâ minus nota nobis jura naturæ, sed non minus certa. Crede infra, quidquid suprà vides. Sunt enim illic specus vasti, sunt ingentes recessus ac spatia, suspensis hinc indè montibus Saxa: sunt abrupti in infinitum hiatus, qui sæpè illapsas urbes receperunt, et ingentem in alto ruinam condiderunt.

Le même philosophe dit encore: *Quemadmodum in exteriore parte terrarum vastæ paludes jacent, magni et navigabiles lacus, quemadmodum ingenti spatio terræ maria porrecta sunt. Infusa vallibus sic interiora terrarum abundare aquis dulcibus, nec minùs*

illas stagnare, quam apud nos oceanum et sinus ejus : imò eò latiùs, quo plus terra in altum patet.

Mira sunt quæ Americana historia, narrat de montibus Andium in quorum visceribus suprà quam dici potest, horrida Antrorum receptacula tantæ capacitatis inveniri asserit, ut integris regionibus in terrena superficie non cedant. In hisce quoque ingentes ingentium fluminum cataractas quæ tanto fragore et sonorum diversitate suas præcipitant aquas, ut nihil in mundo terribilius se audisse, fossores testentur.

Kircher, Mund. subterr. p. 120.

In Britanniâ, in Aber Barry juxtà Sabrinam, in Walliâ, in quodam Clivo Saxoso, in quo sunt foramina, si quis Aurem apposuerit, sonitus varios, et murmur fluvium sub terrâ exaudiet.

Bacon, Hist. ventor.

Si quelqu'un doutoit de l'existence de ces vastes Cavernes souterraines, il en trouveroit de nouvelles preuves

dans la description que Kircher, *Mund. subt. lib. II. Techn. p.* 116., fait des monts Æoliens.

En résumant tout ce que je viens de dire dans ce Chapitre, il me semble que la fontaine de Vaucluse doit, au concours de plusieurs causes, l'étonnante quantité d'eau qui en sort. La première me paroît due aux filtrations de la Durance, qui en fournit probablement la plus grande quantité; j'attribue la seconde à la sécheresse des montagnes et des plaines situées derrière Vaucluse, qui absorbent presque toute l'eau des pluies, et dans lesquelles on rencontre très-rarement des sources et presque jamais des ruisseaux : la troisième me semble due à un canal souterrain qui aboutit à notre Source, et dont on croit trouver des traces dans la direction du N. E.; Vaucluse étant le point le plus bas au pied de la lisière de nos montagnes, et notre plaine se trouvant dominée par le vaste amphithéâtre qu'elles forment, doit être

aussi

aussi le réceptacle d'une grande partie des eaux qui s'y filtrent.

J'ai décrit la Fontaine et la vallée de Vaucluse avec la plus grande exactitude ; j'ai ensuite rapporté les phénomènes que nous présente cette Source célèbre. La quantité d'eau qu'elle fournit en diverses saisons, sa température, son analyse, sont des vérités qu'il ne faut point mettre au nombre de quelques hypothèses dont je n'ai pu me défendre. Les conjectures en histoire naturelle, ne sont que le roman de cette science ; aussi, faut-il ne pas les confondre avec des faits bien observés, et ne les considérer que comme des probabilités plus ou moins grandes et plus ou moins ingénieuses.

Venons maintenant à l'histoire des objets frappés par la lumière ; parcourons les environs de Vaucluse depuis l'extrémité orientale de la plaine de l'Isle ; tachons de n'oublier aucun objet intéressant. Afin d'être plus exact, ne dépassons pas un rayon d'un quart de

lieue, dont la Source de Vaucluse sera le centre.

CHAPITRE X.

Minéraux qu'on rencontre de l'Isle à Vaucluse.

ON trouve avant d'arriver au village de Vaucluse, le long du chemin qui y conduit, quelques minéraux assez communs, dont je me contente de donner les noms, d'après le système de Gmelin.

CRAIE *farineuse.*
SPATH *calcaire rhomboïdal.*
STALLACITE *spathique.*
commune.
MARBRE *marneux.*
commun.
HUMUS *vulgaire.*
MARNE *terreuse.*
GYPSE *sélénite.*
ARGILLE *commune.*

PETROSILEX *cendré.*
crayeux
demi-transparent.
opaque.
GRÉS *quartzeux.*
FER *limoneux.*
TURBINITES *pétrosiliceux.*
LITOTOMI *cavi* (*de Vallerius.*)
SILICICALCE *de Saussure.*

Je vais entrer à présent dans quelques détails, ou plutôt transcrire ce qu'a dit M. de Saussure, au sujet de nos *Petrosilex*, qui sont la production minérale la plus remarquable des environs de Vaucluse. Si tout ce qu'il nous apprend à ce sujet, avoit besoin de mon foible suffrage, je dirois qu'en étudiant nos *silex*, j'ai confirmé toutes ses observations et que j'ai obtenu les mêmes résultats que lui.

» De l'Isle à Vaucluse, on compte deux petites lieues. On traverse d'abord une plaine couverte de prairies, puis des champs fertiles plantés de muriers, puis des vignes et des oliviers, qui

croissent sur des débris calcaires. Mais dans quelques endroits ces débris sont si abondans, que les terres ne sont ni ne peuvent être cultivées. On passe ensuite sur des rochers couverts de ces mêmes débris. »

» Un quart-d'heure avant d'arriver au village de Vaucluse, on entre dans un vallon tortueux, qui arrosé par les eaux vives et claires de la Sorgue, est extrêmement agréable. »

» Les premiers rochers que présente ce vallon, sont composés de couches minces d'une pierre calcaire à gros grains, qui alternent avec des couches de grès plus minces encore. Les grains ou parties discernables de la pierre calcaire, sont composés de feuillets planes, lisses, et de forme rhomboïdale. Ceux du grès, liés entr'eux par un gluten calcaire, sont composés de parties, les unes anguleuses, les autres arrondies de quartz blanc transparent, et de stéatites jaunâtres ou verdâtres demi-transparentes. »

» On trouve ensuite des rochers de pierre calcaire compacte, dans lesquels on voit des veines et de beaux noyaux de petrosilex secondaires, *Hornstein de Werner*. Ces petrosilex sont disposés sur des lignes parallèles entr'elles et aux couches de la pierre. Il y en a de très-grands, d'un pied et plus de diamètre, sur cinq à six pouces d'épaisseur, car leur forme est généralement comprimée, à bords arrondis, avec une écorce grise dont l'aspect est terreux. Quelques-uns de ces noyaux sont composés de couches concentriques ; les unes brunes, les autres grises. Les brunes sont d'une pierre translucide d'un brun de café foncé, d'une cassure qui approche de la conchoïde, presque lisse et très-peu écailleuse. Les grises sont presqu'opaques et ont une cassure très-écailleuse à grosses écailles. Les unes et les autres donnent beaucoup de feu contre l'acier ; mais les brunes sont plus dures et résistent à la lime, au lieu que les grises se lais-

sent entamer ; cependant les unes et les autres se fondent , quoiqu'avec quelque peine, en une scorie blanche et bulleuse. Trempées dans l'acide nitreux , les unes et les autres donnent beaucoup de petites bulles , mais les grises plus que les brunes ; après une longue digestion dans cet acide , les couches grises se trouvent blanchies jusques à la profondeur d'une demi-ligne ; là , leur cassure est plus terreuse , et elles sont plus tendres, quoique toujours fusibles au chalumeau. Les couches brunes sont moins altérées , elles le sont cependant un peu ; ces deux variétés méritent bien le nom de *petrosilex secondaire*, mais dans un état de passage à la silicicalce. »

» En approchant de Vaucluse , ces gros nœuds disparoissent ; on voit à fleur de terre des couches minces de silex , dans lesquelles j'ai trouvé de jolies hélicites ou vis agathisées. »

» Si je dis agathisées, c'est pour me

servir de l'expression reçue par les amateurs des fossiles, car cette substance n'est point une véritable agathe; c'est-à-dire, une calcédoine : elle a bien la demi-transparence et la dureté de la calcédoine, mais elle n'en a ni la cassure scintillante ni l'infusibilité ; sa cassure est un peu écailleuse, et ses petits éclats se fondent au chalumeau en un verre bulleux. »

» Quelques-unes de ces petites vis ont leur test ou leur coquille blanche et encore calcaire, tandis que l'intérieur est rempli de petrosilex exactement moulé dans sa cavité, mais il y en a aussi dont le test même est devenu petrosilex. »

» Au reste, on sait que ce n'est pas là une transmutation, mais seulement une transposition. La terre calcaire ne se change pas en silex, mais elle est successivement entraînée et remplacée par des parties silicieuses. »

» On trouve aussi de petites hélicites avec leurs coquilles blanches et vuides,

renfermées dans la pierre calcaire compacte et grise de ces rochers. »

» Les rochers qui forment l'enceinte de la source, et qui, en barrant le fond de la vallée, lui ont mérité le nom de *Vaucluse*, sont tous calcaires. »

» Leurs couches en général sont à peu-près horizontales ; on en voit cependant çà et là, qui sont diversement, et je crois accidentellement inclinées. »

CHAPITRE XI.

Montagnes et collines de Vaucluse, leur nature.

I.

Des Montagnes.

LE rocher perpendiculaire qui domine le bassin de Vaucluse, est formé en entier par la pierre calcaire commune, ou *chaux carbonatée compacte grise*

grise de Haüy. Les montagnes les plus élevées des environs, sont aussi de la même nature. Les couches, en général parallèles à l'horison, sont toutes homogènes. Je n'ai pu trouver au pied du rocher à pic la moindre trace de pétrification, tandis que dans quelques endroits la surface supérieure m'en a fourni d'assez abondantes. J'ai vérifié à Vaucluse ce que j'avois déjà observé dans les autres montagnes calcaires de seconde formation ; je n'ai jamais vu des fossiles pétrifiés à la base des rochers à pic d'une hauteur considérable, tandis que ces mêmes rochers en sont quelquefois recouverts supérieurement, surtout lorsque leur pente est très-douce. J'ai vu encore que l'intérieur des montagnes qui forment les grandes chaînes calcaires, est d'une formation bien plus ancienne que leur surface, car leur noyau semble avoir été formé à une époque où il n'existoit point de coquillages. La montagne de Vaucluse ne me paroît recouverte que d'une

espèce d'enveloppe plus ou moins épaisse, dans l'intérieur de laquelle sont renfermées les pétrifications ; nous retrouvons les parties de cette enveloppe sur les hauteurs des montagnes peu inclinées, et sur celles qui nous présentent à leur sommet des plateaux plus ou moins étendus ; nous en chercherions vainement les traces dans les lieux où leur pente est rapide, et où les eaux pluviales, celles des sources ou des torrens en ont détaché des lambeaux.

La partie la plus élevée de la montagne de Vaucluse est entrecoupée par des vallées plus ou moins profondes ; le bord en est escarpé dans quelques endroits et principalement vers l'ouest. Il se termine des autres côtés par une pente plus ou moins douce, entrecoupée de petits vallons. La surface de ce plateau peut s'évaluer à une lieue quarrée ; on peut cependant regarder la montagne de Vaucluse comme faisant partie d'une chaîne plus étendue plu-

tôt que comme une montagne particulière.

J'ai trouvé sur son sommet quelques fragmens de la *silicicalce* de Saussure et quelques silex : mais il est presque entiérement formé par une pierre à chaux compacte, quelquefois argilleuse. On observe dans le rocher des fentes multipliées d'un demi-pouce à un pouce de diamètre, et de sept à huit pouces et quelquefois plus d'un pied de longueur sur la même profondeur. Ces espèces de sillons suivent en général la direction du N. au S. Il me paroît très-difficile d'en expliquer la formation.

On trouve encore çà et là une espèce de *grès*, dont la pâte calcaire est très abondante.

La plus grande élévation de la montagne de Vaucluse, est de 336 toises sur la mer. Cette mesure barométrique ne diffère que d'une toise de celle que j'avois déjà prise.

II.

Des collines des environs de Vaucluse.

Les collines qui s'appuyent contre nos montagnes calcaires plus anciennes, ou qui les entourent quelquefois, sont formées dans les environs de Vaucluse par les débris calcaires, et par l'argille, le sable et le grés, tantôt mêlangés, tantôt à couches distinctes. On rencontre fréquemment, dans les petits vallons de Vaucluse, des couches d'un *grés tendre* à pâte *calcaire*, dans lesquelles on trouve des noyaux de *petro-silex* secondaire. Ce grés est recouvert çà et là d'une terre végétale très-maigre. La hauteur des collines qui pourroient être désignées sous le nom de *tertiaires*, n'est que de quelques toises aux environs de Vaucluse ; mais elles s'élèvent du côté du nord-est, et forment une espèce d'amphithéâtre qui s'appuye contre cette partie de la montagne, et s'exhausse peu-à-peu du côté de Pernes,

où on trouve des carrières à plâtre, dans lesquelles on peut faire une assez jolie collection de *chaux sulfatée* en *masse*, *spéculaire*, *cuneiforme*, *striée*, *cariée*, *etc.*

CHAPITRE XII.

Cailloux roulés de nos plaines et de la Durance.

I.

Cailloux de la plaine.

PRESQUE tous les cailloux dont est recouvert le sol stérile, situé entre Réalpanier et Morières, ainsi que le côteau qu'on traverse pour aller de ce dernier pays à Gadagne, sont formés par un *quartz écailleux* qui ressemble à un grès dur. Il est très-difficile de prononcer s'ils sont une espèce de grès ou de quartz grainu.

» Ces cailloux, dit de Saussure, sont

presque tous d'un *quartz dur, fragile, écailleux*, semblables aux *grès de Sta. Croce* ; ils sont presque translucides, prennent à l'air une teinte fauve. Leur cassure est d'un brillant plus ou moins vif. Ils ne font point effervescence avec l'acide nitrique. »

» Parmi les cailloux de *quartz*, on voit quelques fragmens de *bazalte noir* de la même nature que ceux de Rochemaure en Vivarais, et qui en viennent très vraisemblablement. Ce n'est pas seulement à la surface du terrain qu'on voit les fragmens de *bazalte*, on en voit aussi dans les couches les plus profondes de ces amas de cailloux. Ce n'est donc pas le Rhône actuel qui les a transportés là ; ils y sont venus par des révolutions beaucoup plus anciennes. »

» On voit aussi parmi ces cailloux quelques petites pierres calcaires, et en particulier quelques amas de *strombites*, tels que ceux qu'on trouve sur les bords de la Durance ».

» Je me suis souvent demandé, d'où a pu venir cette immense quantité de cailloux de *quartz* que l'on trouve accumulée dans la vallée du Rhône, depuis les plaines qui sont entre Lyon et le Jura, jusqu'à Avignon et plus bas encore ; car ces mêmes *quartz* font au moins les sept huitièmes des cailloux roulés qui couvrent la grande plaine de la Crau. L'origine de ces cailloux est d'autant plus difficile à déterminer, que dans toutes les montagnes qui bordent le Rhône, même dans les chaînes attenantes à ces montagnes, on n'en connoît aucune d'une certaine étendue qui soit en entier de cette pierre, on n'y voit pas même des *grès* durs non effervescens. »

» Je demande encore, continue de Saussure, si les couches et les collines de *grès* qu'on voit auprès de la ville d'Orange, qui, à la vérité, sont beaucoup plus tendres et liés par un gluten *calcaire*, ne seroient point les débris de quelques montagnes renversées et

brisées par les dernières révolutions de notre globe. Ce qui donneroit quelque probabilité à cette conjecture, ce sont les rochers culbutés de *grès dur* non effervescens que M. Guettard a observés en montant de Pierrelatte à St. Paul-Trois-Châteaux. Comme ces rochers sont dans un état de destruction, il est bien possible qu'il en ait existé d'autres qui sont entiérement détruits. »

Je joins ici l'énumération de quelques autres cailloux qui se rencontrent avec les *quartz*, et dont M. de Saussure n'a point parlé. J'observe avec lui que le quartz écailleux forme plus des neuf dixièmes de nos cailloux roulés.

ROCHES DE CORNE *verdâtres.*
schisteuses.
en masse.
PORPHYRES *petrosiliceux à grains de quartz.*
JASPES *rougeâtres.*
jaunâtres.

PIERRE DE TOUCHE *d'un gris bleuâtre foncé.*

GRANITS.

PIERRES CALCAIRES.

SILEX.

PETROSILEX.

SCHISTES.

HORNBLENDES.

SERPENTINES.

VARIOLITES *plus ou moins décomposées et de différentes couleurs.*

II.

Cailloux de la Durance.

J'ai dit (page 2) qu'en allant d'Avignon à Vaucluse, par la route qui passe à Caumont, on cotoyoit quelque tems la Durance. Le Naturaliste lira sans doute avec plaisir la description des cailloux roulés les plus remarquables qu'on peut ramasser dans le lit de cette rivière, je n'ai presque rien à ajouter à ce que dit M. de Saussure,

VARIOLITE *de la Durance.*

» On a beaucoup varié sur la nature de cette pierre. M. Feber paroît avoir rencontré le plus juste, lorsqu'il a dit que sa base étoit la même que celle de l'*ophite* ou *serpentino verde antico* des Italiens....

On devroit donc donner à cette pierre le nom d'*ophibase* ou de base de l'*ophite*....

Les grains de la *variolite* sont d'une forme, plus ou moins arrondie, inégale et comme mammelonée par dehors ; leur diamètre varie depuis cinq ou six lignes jusqu'à un quart de ligne. Leur couleur est d'un blanc verdâtre. Leur cassure présente des lames triangulaires qui convergent au centre des grains ; leur couleur est assez brillante, mais leur éclat a quelque chose de gras. Ils sont un peu moins que demi-transparens....

On voit quelques-uns de ces grains entourés de deux zones, l'une blanche

l'autre verte, qui prouvent que la cristallisation du grain a été interrompue; mais qu'ensuite elle a repris son cours. Les grains ont tous les caractères du *feld-spath* gras....

On voit des *variolites* qui ne renferment presque point de grains, quelquefois on ne trouve que la base de cette pierre.... Enfin on trouve des *poudingues* composés de fragmens de *variolites*, les uns roulés, d'autres anguleux réunis par une pâte composée de la matière de la base et de celle des grains de la *variolite*. Ces deux substances sont mêlées et entrelacées comme le seroient deux matières visqueuses que l'on auroit paitries ensemble en différens sens, car la pâte de *feld-spath* ne donne là aucun indice de cristallisation. Il faut donc que ces masses de *variolite* aient été rompues, que quelques-uns de leurs fragmens aient été arrondis, et que ces fragmens arrondis mêlés avec d'autres qui ne l'étoient pas, aient été réunis dans le lieu même

où se formoit la *variolite*, et dans des circonstances qui s'opposoient à la cristallisation nécessaire pour la formation des grains.

On voit fréquemment dans la pâte de ces *variolites*, des grains de pyrite sulfureux et brillans, on sait que M. de la Tourette y a trouvé des lames d'argent natif.»

Je vais ajouter, à présent, mes propres observations sur les *variolites*, à celles de Saussure. Je suis entré dans de plus grands détails sur cette pierre, dans un Mémoire imprimé dans le Journal d'*Histoire naturelle de Bordeaux*; ce que je vais en dire ici, n'en est qu'une analyse.

M. de Faujas, dans son *Histoire naturelle du Dauphiné*, parle des blocs de *variolite* qu'il a observés au-dessus du village de Servières, à deux lieues de Briançon; mais cet estimable géologue n'a pas vu, comme moi, la montagne d'où ils se sont détachés. En 1799, je remontai le torrent de

Servières, je vis les blocs dont parle Faujas, mais je n'en observai plus après avoir dépassé un hameau, nommé Serres-les-galant. Je présumai alors que ces pierres devoient s'être détachées de quelque montagne voisine. En effet j'en trouvai des blocs roulés, en remontant un ravin sur la droite du torrent. Je fus en suivant ce ravin jusqu'à Lachaud et aux Faches, petits hameaux bâtis presque en entier avec la *variolite*, sur un sol de la même substance. Le chaînon de montagne, qui est formé de cette pierre, se prolonge dans la direction du mont Genièvre, à une hauteur de plus de 1100 toises d'élévation sur le niveau de la mer. Ici on voit une espèce de *serpentine* verte, légérement pyriteuse, quelquefois micacée, mêlangée de *feld spath*; là de la *hornblende* et du *feld spath*, les cristaux de celui-ci sont plus ou moins bien prononcés; on suit toutes les variations de ses formes depuis celles d'un cristal, jusqu'à la figure

globuleuse. La montagne qui les renferme est formée tantôt par les *variolites*, tantôt par la *hornblende* et le *feld spath*, quelquefois par l'*ophibase* de Saussure. On trouve dans les environs des granits qui se décomposent, et de superbes blocs d'une pierre *serpentineuse* d'un verd noirâtre, remplie de lames de *schillerspath*. On trouve encore dans le lit de la Durance :

PORPHYRES *verts.*
rouges.
noirs.
bruns.
gris.
SCHISTES *porphyriques.*
LAVES ROUGES *porphyriques.*
GRANITS *d'hornblende et de feld spath.*
SCHISTES *d'hornblende et de feld spath.*
GRANITS *de jade et de smaragdite.*
GRÈS *verds.*
POUDINGUES *petrosiliceux.*
PIERRES CALCAIRES *coquillères.*

PIERRES CALCAIRES *grainues coquillères.*

PIERRES CALCAIRES *compactes rayées.*

La Chartreuse de Bon-Pas est située près de la Durance, sur le revers d'uue colline, composée de grès très tendre, dont on voit la tranche coupée au dessus de la Chartreuse.

Les trois quarts de lieu qui séparent Avignon des bords de la Durance, renferment une plaine extrêmement fertile et bien cultivée. On n'y voit aucun caillou roulé ; le limon que le Rhône et la Durance ont déposés sur les terres, les a nivelées et fertilisées en recouvrant les pierres que les anciennes révolutions avoient charrié là comme sur les autres plaines de ce pays.

CHAPITRE XIII.

Herborisation de Vaucluse.

J'Ai observé les Plantes dont je vais donner le Catalogue, dans une étendue de quatre à cinq cent toises, sans m'écarter des bords de la Sorgue (à la droite et à la gauche de cette Rivière) en allant du village de Vaucluse à la source. Lorsque la Fontaine ne surmonte pas la chaussée, on peut y arriver par un côté de la Sorgue et revenir par l'autre.

A.

Achillea *tomentosa.*
millefolium.
Acrostichum *septentrionale.*
Adiantum *capillus-veneris.*
Alyssum *minimum.*
montanum.
Amygdalus *sativa.*
Anethum *fœniculum.*

Antirrinum

ANTIRRHINUM *supinum.*
vulgare.
alpinum.
arvense.
ANTHEMIS *arvensis.*
ARABIS *thaliana.*
ARENARIA *striata.*
serpyllifolia.
fasciculata.
ARUM *vulgare.*
ARTEMISIA *campestris.*
ASPLENIUM *ruta muraria.*
scolopendrium.
trichomanes.
ceterach.
ASTRAGALUS *incanus.*
Monspeliensis.
AVENA *elatior.*

B.

BALOTA *nigra.*
BARBULA *rurale.*
BISCUTELLA *apula.*
vulgaris.
BROMUS *Madritensis.*
corniculatus.

BROMUS *pinnatus.*
tectorum.
squarrosus.
BUPLEVRUM *junceum.*
BUNIAS *erucago.*
BUPHTHALMUM *spinosum.*
BUXUS *sempervirens.*

C.

CAMPANULLA *rotundifolia.*
erinus.
speculum.
CARDAMINE *hisruta.*
CARDUUS *Monspeliensis.*
tuberosus.
nutans.
nigrescens.
lanceolatus.
CARLINA *arvensis.*
corymbosa.
CATANANCHE *cærulea.*
CAUCALIS *grandiflora.*
CELTIS *australis.*
CENTAUREA *calcitrapa.*
jacea.
salmantica.

CENTAUREA *cuprina.*
CHEIRANTHUS *cheri.*
alpinus? (1)
CHELIDONIUM *majus.*
CICHORIUM *intybus.*
CINERARIA *maritima.*
CISTUS *thimifolius,*
albidus.
pilosus.
CLEMATIS *vitalba.*
CLYPEOLA *jonthlaspi.*
CNICUS *acarna.*
ferox.
CONFERVA *fluviatilis.*
bullosa.
fontinalis.
CONVOLVULUS *cantabrica.*
lineatus.
sæpium.
arvensis.
CONYSA *sordida.*
CORNUS *sanguinea.*

(1) Foliis subdentatis, subincanis; siliquis tetragonis; floribus sulfureis.

CORONILLA *minima.*
COTYLEDON *umbilicus.*
CRATÆGUS *oxyacantha.*
CRUCIANELLA *Monspeliensis.*
spicata.
CRYSANTHEMUM *leucanthemum.*
corymbosum.
CUCUBALUS *silenoïdes.*
CYNOGLOSSUM *cheirifolium.*
officinale.
CYNOSURUS *durus.*

D.

DACTYLIS *glomerata.*
DIANTHUS *caryophillus.*
prolifer.
DICRANUM *scoparium.*
purpureum.
DIPSACUS *fullonum.*
DRABA *verna.*
ECHIUM *vulgare.*
italicum.

E.

ERVUM *lens,*
ERYNGIUM *vulgare.*
EUPHORBIA *characias.*

EUPHORBIA *cyparissias.*
esula.
helioscopia.
serrata.

F.

FESTUCA *ovina.*
cristata.
FICUS *communis.*
FISSIDENS *sciuroïdes.*
FONTINALIS *antipyretica.*
FUMARIA *spicata.*
capreolata.
officinalis.

G.

GALEOPRIS *tetrahit.*
GALIUM *aristatum.*
verum.
mollugo.
hypnoïdes vill.
rigidum.
aparine.
GERANIUM *robertianum.*
romanum.
pyrenaïcum.
cicutarium.

GERANIUM *molle.*
rotundifolium.
ciconium.
GLOBULARIA *cordifolia.*
GNAPHALIUM *sordidum.*
stœchas.
GRIMMIA *pulvinata.*
GYMNOSTOMUM *pyriforme.*
truncatulum.

H.

HEDERA *helix.*
HEDWIGIA *aquatica.*
HEDYSARUM *sativum.*
saxatile.
HESPERIS *verna.*
sibirica.
HERNIARIA *hirsuta.*
HIERACIUM *pilosella.*
sanctum.
murorum.
HIPPOCREPIS *multisiliquosa.*
HOLOSTEUM *umbellatum.*
HORDEUM *murinum.*
distichon.
vulgare.

HOLCUS *mollis.*

HYACINTHUS *muscari.*

commosus.

HYPERICUM *quadrangulum.*

perforatum.

HYPNUM *ruscifolium.*

clausæ-vallis (1).

prælongum.

cupressiforme.

alopecurum.

riparium.

rutabulum.

I.

IBERIS *pinnata.*

linifolia.

ISATIS *tinctoria.*

INULA *montana.*

dyssenterica.

JASMINUM *fruticans.*

JASIONE *montana.*

JUGLANE *regia.*

---

(1) Hypnum surculis pinnatis, teretiusculis, remotis; foliis subulatis, basi surculorum subopositis, distantibus, ad apicem imbricatis.

Capsulas non vidi, an varietas hypni ruscifolii?

JUNGERMANIA *platyphylla.*
dilatata.
JUNIPERUS *oxicedrus.*
communis.
phœnicea.

L.

LACTUCA *perennis.*
LAMIUM *amplexicaule.*
LAPSANA *stellata.*
communis.
LATHYRUS *setifolius.*
pratensis.
amphicarpos.
LAVANDULA *spica.*
LAURUS *nobilis.*
LEERSIA *plumosa.*
extinctoria.
LEONTODON *autumnale.*
hispidum.
taraxacum.
LESKEA *complanata.*
lutescens.
LEPIDIUM *petræum.*
ruderale.

LICHEN *scriptus.*
geographicus.
gypseus.
candelarius.
scruposus.
lentigerus.
lactuca.
saxatalis.
cristatus.
fasciculatus.
parietinus.
stellaris.
ciliaris.
caninus.
saccatus.
miniatus.
pixidatus.
convolutus.
rangiferinus.
LIGUSTRUM *vulgare.*
LINUM *Narbonense.*
flavum.
LITHOSPERMUM *officinale.*
arvense.
LOLIUM *perenne.*

Lotus *siliquosa.*
corniculata.

M.

Malva *sylvestris.*
Marrubium *vulgare.*
Melica *ciliata.*
nutans.
Melissa *calamintha.*
Mentha *sylvestris.*
pullegium.
aquatica.
spicata.
Mercurialis *annua.*
Mnium *serpyllifolium.*
annotinum
fontanum.
capillare.
Morus *alba.*
Myosotis *arvensis.*
scorpioïdes.

N.

Neckera *sericea.*
Nigella *arvensis.*

O.

Olea *œuropea.*

ONONIS *mitissima.*
arvensis.
ONOPORDUM *acanthium.*
ORIGANUM *vulgare.*
ORNITHOPUS *compressus.*
scorpioïdes.
OROBANCHE *ramosa.*
ORTHOTHRICUM *striatum.*
OSYRIS *alba.*

P.

PANICUM *viride.*
verticillatum.
PAPAVER *rheas.*
PARIETARIA *officinalis.*
PHASCUM *crispum.*
PHASEOLUS *vulgaris.*
PICRIS *echioïdes.*
hieracioïdes.
PISTACHIA *terebinthus.*
PISUM *sativum.*
POA *rigida.*
trivialis.
pratensis.
annua.
POPULUS *nigra.*

POTENTILLA *reptans.*
verna.
subacaulis.
POLYPODIUM *vulgare.*
Petrarchæ (1).
PLANTAGO *psyllium.*
media.
major.
lanceolata.
cynops.
PRENANTHES *muralis.*
PRUNUS *cerasus.*
Armeniaca.
spinosa.
domestica.
mahaleb.
PSORALEA *bituminosa.*
PYRUS *malus.*
vulgaris.
cydonia.

---

(1) Polypodium frondibus pinnatis, pinnis subpinnatifidis, foliis petiolisque ciliatis, serratis. Habitat in speluncis vallis-clausæ.

Q.

Quercus *coccifera.*
ilex.

R.

Ranunculus *bulbosus.*
repens.
acris.
arvensis.
Reseda *phiteuma.*
Riccia *minima.*
Rosa *canina.*
Rosmarinus *officinalis.*
Rubus *cæsius.*
fruticosus.
Rumex *scutatus.*
acutus.
acetosella.
patientia.
aquaticus.
Ruta *graveolens.*
tenuifolia.

S.

Salix *alba.*
caprea.
vimialis.

à Brutus : *Vous me faites rougir.* Vous avez abandonné les gens de bien pour devenir un chef de brigands..... Je volois vers vous, je change de route. Rome chère patrie, adieu ; je ne vous verrai point, j'irai plutôt aux Indes, si ce que j'ai appris est vrai !..... Trahir sa patrie est un forfait que rien ne peut expier..... Rentrez en vous-même, je vous en conjure ; voyez, examinez ce que vous avez été, ce que vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, quel est le rôle que vous jouez, quels sont les devoirs que vous avez à remplir, et vous verrez que le ministre de la république n'en est pas le maître. »

Après la chûte de Rienzi, voici sur quel ton Pétrarque parloit de ce singulier personnage.

« Ce Tribun de Rome autrefois si puissant, si redouté, a été conduit ici comme un captif. Cet homme qui pouvoit mourir glorieusemont au Capitole, a mieux aimé se voir traîner de prisons en prisons. Je lui ai donné des louanges et des conseils, cela n'est que trop connu ; j'aimois ses vertus, j'approuvois son projet, j'admirois son courage .... Je croyois participer à sa gloire en excitant son émulation..... Je mettois en usage tout ce que je croyois capable de l'enflammer. On trouvera que j'ai trop prodigué les louanges : mais je disois ce que je pensois, et je ne louois ce qu'il avoit fait de bien, que pour l'encourager à mieux faire encore.... »

« Il s'agit maintenant de déterminer quelle punition mérite un homme qui a voulu que la république fut libre : ô temps, ô mœurs ! exclamation

que je suis obligé de répéter bien souvent. J'avoue qu'on ne sauroit trop punir un homme qui n'a pas suivi avec persévérance ce qu'il avoit commencé, et qui ayant voulu rétablir la liberté a abandonné son entreprise.... Ah ! s'il avoit suivi mes conseils, Rome ne seroit pas retombée dans l'esclavage et l'on ne verroit pas son Tribun dans les fers. Il devoit être le protecteur des gens de bien et l'ennemi des méchans ; mais il a abandonné les uns et s'est livré aux autres, et plut-au-ciel qu'il n'eut pas choisi les plus scélerats ! . . . . . Aujourd'hui on ne l'accuse pas de s'être lié avec les méchans, d'avoir abandonné la cause publique, d'avoir quitté le Capitole : c'est le commencement qu'on lui reproche et non pas la fin de son tribunat. On l'accuse d'avoir voulu que la république fut libre ! . . . . O crime vraiment digne de mort ! un citoyen s'afflige de voir sa patrie devenir l'esclave des hommes les plus vils, voilà le motif de son accusation. Il s'agit de savoir quel supplice ce crime a mérité. »

On a cru d'après M. de Voltaire que Pétrarque parle de Rienzi dans la plus belle de ses odes,

Spirito gentil, che quelle membra reggi, etc.

mais il est prouvé que ces vers sont adressés à Etienne Colonne le jeune. Il n'eût point traité de *Signor valoroso, de cavaillere*, un tribun qui n'avoit donné aucune marque de valeur. On voit d'ailleurs par les lettres de Pétrarque qu'il n'avoit point encore chanté Rienzi, au moment de sa chûte. D'ailleurs il dit dans cette Ode, qu'il ne connoit que par la renommée le héros à qui il l'adresse.

TEUCRIUM *chamædris.*
THYMUS *vulgaris.*
acynos.
THLASPI *perfoliatum.*
TORTULA *muralis.*
subulata.
TRAGOPOGON *dalechampii.*
picroïdes.
TRICHOSTOMUM *fotinaloïdes.*
TRIFOLIUM *melilotus officinalis.*
agrarium.
fragiferum.
stellatum.
repens.
purpureum.
pratense.
TRIGONELLA *fœnum-græcum.*

V.

VALANTIA *muralis.*
VALERIANA *angustifolia.*
dioica.
locusta.
VERBASCUM *thapsus.*
sinuatum.
nigrum.

VERBASCUM *pulverulentum.*
VERBENA *communis.*
VERONICA *beccabunga.*
anagallis.
arvenis.
agrestis.
hederœfolia.
VINCA *major.*
VICIA *sativa.*
cracca.
lutea.
hybrida.
sepium.
faba.
VIOLA *odorata.*
VITIS *laciniata.*
vinifera.
URTICA *urens.*
dioica.
WEISSIA *viridula.*

X.

XANTIUM *spinosum.*
strumarium.
XERANTHEMUM *annum.*

l'avoient élevée au faite de la gloire. Hélas ! une nouvelle nation, insolente et altière manque de respect à cette mère illustre. Tu es son époux, tu es son père : c'est de soi seul qu'elle attend du secours. »

» Il est rare que l'injuste fortune ne s'oppose point aux grandes entreprises : elle aime à traverser les actions courageuses. Mais aujourd'hui que, différente d'elle-même, elle applanit le chemin où tu es entré, je lui pardonne tous ses attentats. Jamais mortel n'a trouvé ouvertes, comme toi, toutes les routes qui conduisent à une gloire immortelle. Non, je ne me trompe pas ; tu peux rendre à la monarchie de l'univers sa première splendeur. Quelle gloire pour toi d'entendre dire un jour : d'autres ont soutenu Rome dans sa jeunesse ; mais c'est ce grand homme qui l'a arrachée dans sa vieillesse des bras de la mort ! »

» Volez, mes vers, sur le Mont-Tarpeïen, vous y verrez un héros que toute l'Italie révère, et qui ne fait son bonheur que du bonheur de la patrie. Dites-lui de la part d'un mortel, qui ne le connoît que par la renommée, et qui ne l'en chérit pas moins, que Rome, les yeux baignés de larmes, implore son appui et fait retentir sa voix plaintive du haut de ses sept collines. »

IV. NOTES.

(4) Voici la traduction littérale de ce Sonnet, suivie de celle en vers par M. Quélant :

Amor non è ; che dunque è quel chi' sento ?

» Si ce n'est point de l'amour, qu'est-ce donc que je sens ? Mais si c'est de l'amour, ô dieux ! qu'est-il donc lui-même ? Pourquoi, s'il est doux cause-t-il des douleurs mortelles ? Pourquoi, s'il est cruel ses tourmens ont-ils tant de douceur ? »

» Si je consens à brûler, pourquoi ses cris, pourquoi ces larmes ? Mais si c'est malgré moi, que me sert-il de me plaindre ? O mort plus charmante que la vie ! ô supplice délicieux ! Amour, comment as-tu sur moi tant de pouvoir, si je n'y consent pas ? »

» Mais si j'y consens, c'est donc à tort que je murmure. C'est ainsi que par des vents contraires je me trouve sans gouvernail, dans une barque légère, au milieu d'une mer orageuse. »

» Privé d'expérience, je ne donne que dans des erreurs : je ne sais moi-même ce que je veux : je tremble au milieu de l'été, je brûle au milieu de l'hiver. »

Si ce n'est point l'amour, qu'est-ce donc que
je sens ?
Si c'est l'amour, grand Dieu ! quelle espèce est
la sienne ?
Pourquoi, si c'est un bien, cause-t-il des tour-
mens ?
Pourquoi, si c'est un mal, aimé-je tant ma peine ?
Si j'aime de bon gré, d'où vient que je gémis ?
Si j'aime, malgré moi, que me servent mes larmes ?
O mort, vive et sensible ! ô tourment plein de
charmes !

Je crois d'après tous les renseignemens que j'ai pris, qu'on a confondu la *Loutre* avec le *Castor*, et que nous ne possedons pas ce singulier amphibie.

SALAMANDRES.

LACERTA *aquatica*. LINN.
L. *cauda teretiuscula mediocri, pedibus muticis tetradactylis.*
LACERTA *salamandra*. LINN.
L. *cauda tereti brevi, pedibus muticis, palmis tetradactylis, corpore poroso nudo.*

LA TRUITE.

SALMO *trutta*. LINN.
S. *ocellis nigris iridibus bruneis, pinna pectorali punctis 6.*
TRUTA *fluviatilis*, *Gesner. de aquat. p.* 1006.

L'OMBRE.

SALMO *umbla*. LINN.

Salmo *lineis lateralibus sursum recurvis , cauda bifurca.*
Umbra *fluviatilis. Gesner. de aquat. p.* 1032.

L'ANGUILLE.

Muræna *anguilla.* Linn.
M. *maxilla inferiore , longiore ; corpore unicolore.*

L'ÉCRIVISSE.

Cancer *astracus.* Linn.
C. *thorace levi , rostro lateribus dentato : basi utrinque dente unico.*
Astacus *fluviatilis. Gesner. de aquat. p.* 104.

sur un banc à côté de sa porte ; et il alloit aussitôt faire un sonnet pour célébrer une si bonne fortune. Il paroît qu'elle eut un mari jaloux, sans être tendre. Le nom de Laure est immortel, mais sa vie fut-elle heureuse ? »

Levesque, Choix des Poësies, etc.

VII. NOTE.

(7) Le tombeau de Laure fut découvert, en 1733, dans l'Eglise des Cordeliers, où Petrarque dit formellement qu'elle fut enterrée. François I. le visita en passant à Avignon, et voulut lui faire élever un mausolée, sur lequel on devoit graver VICTRIX CASTA FIDES ; il avoit affecté 3000 livres pour cette dépense ; cependant le mausolée ne fut point élevé. Ceux qui ne connoissent pas les vers que fit à cette occasion François I., seront bien aises de les trouver ici.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprent beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'ayman de l'aymée.
O gentill, ame étant tant estimée,
Qui te pourra lover qu'en se taisant ?
Car la parole est tousiours reprimée,
Quand le subjet surmonte le disant.

Voici de quelle manière Clément Marot fait l'éloge de Laure et de François I.

O Laure, Laure ! il t'ha été besoin,
D'aimer l'honneur et d'être vertueuse,

Car François Roi sans cela n'eût pris soin
De t'honorer de tombe somptueuse,
Ni d'employer sa dextre valeureuse,
A, par écrit, ta louange coucher;
Mais il l'ha fait pour autant qu'amoureuse
Tu as été de ce qu'il tient plus cher.

Depuis qu'on avoit découvert ce tombeau, tous les voyageurs qui passoient par Avignon alloient à l'Eglise des Cordeliers pour le visiter : Lhospital dit à ce sujet :

. . . . At tibi si monumenta placent antiqua, videbis
Felicem Lauræ tumulum cineresque beatos,
Laudibus ingenioque et summi carmine vatis.

Je renvoie le lecteur qui desireroit de plus grands détails, aux ouvrages de M. de Sades et de M. de Baldelli, le premier imprimé à Amsterdam en 1764, et le second à Florence en 1797.

VIII. NOTE.

(8) La superbe voûte des Cordeliers, ce chef-d'œuvre d'architecture du quatorzième siecle, que nous voyons démolir, et dont bientôt il n'existera plus de trace, renfermoit la cendre d'un grand nombre de personnages illustres, et avoit bien des titres pour échapper à la destruction !....

IX. NOTE.

(9) Tout le monde a entendu parler de la belle Laure, que les ouvrages de Pétrarque ont rendue si célèbre ; mais on s'entretient plutôt de sa beauté

que de son esprit et de ses vertus. Nostradamus la met au nombre des femmes savantes qui composoient un de ses fameux tribunaux, nommés *Cours d'Amour*, dans lesquels, continue le même historien » se décidoient les questions galantes et spirituelles : là on recevoit dans les conférences tout ce qu'il y avoit de gens d'esprit et de qualité. Pour juger combien ces conversations étoient honnêtes, il suffit de remarquer que Laure en étoit ; preuve invincible de l'honnêteté de ces conversations, comme sa propre honnêteté est un honneur pour sa famille. »

» Dans ces Cours, observe Velli, on décidoit des questions fines et délicates sur l'amour et sur les amans : on demandoit, par exemple, lequel de deux amans témoigne le plus d'amour, ou celui qui est si jaloux qu'il s'alarme de la moindre chose, ou celui qui est si prévenu en faveur de sa maitresse, qu'il n'apperçoit pas même qu'il a de justes sujets de jalousie. »

»On demandoit (est-il dit dans le *libro d'Amore*, manuscrit de 1408 cité par M. de Sades) à la comtesse de Champagne qui tenoit une Cour d'Amour, s'il pouvoit y avoir de la jalousie entre amans ? Elle répondit qu'il ne pouvoit y avoir d'amour sans jalousie, et qu'entre gens mariés l'amour ne pouvoit pas trouver place, parce qu'en amour tout est grace ; dans le mariage, au contraire, tout est nécessité et devoir.»

» Un amant payé de retour fait sa cour à une autre Dame, feignant d'avoir le cœur libre, et réussit. Il quitte ensuite la seconde pour retourner

à

à la première On s'adressa à la comtesse de Flandres pour savoir comment il devoit être puni ? Elle répondit : non-seulement l'une et l'autre doivent renoncer à lui ; mais aucune Dame d'honneur ne doit l'écouter, parce qu'il manifeste dans ses desirs une espèce de fureur qui est contraire à l'amour. »

» L'amour, dit M. de Sades, n'étoit point dans le siecle de Pétrarque ce qu'il est à présent ; c'étoit une passion honnête qu'on regardoit comme le plus puissant mobile du cœur et le plus capable de le porter aux grandes actions. Les guerriers affrontoient le péril pour soutenir la beauté et l'honneur de leurs Dames. Les chevaliers, avant le combat, invoquoient leurs Dames et recevoient de leurs mains le prix de la valeur. Le cavalier le plus discret avouoit en public la beauté à qui il adressoit ses vœux et l'hommage de son cœur. Le poëte le plus modeste nomme dans ses vers la beauté qui lui servoit de Muse ; les dames les plus honnêtes ne rougissoient point d'être l'objet d'une passion épurée, et d'y repondre publiquement. Dans ce siecle les hommes étoient dans le fond aussi debauchés ; mais on ne confondoit pas l'amour avec la débauche : le cœur et les sens avoient pour ainsi dire une marche séparée. Les objets du l'un et de l'autre étoient rarement les mêmes, et on faisoit une grande différence entre une dame vertueuse à qui on donnoit son cœur, et qu'on appeloit la dame de ses pensées, et une maîtresse destinée uniquement à satisfaire les désirs de la nature. »

X. NOTE.

(10) Tandis que je traçois quelques lignes mélancoliques sur la poussière des tombeaux, un de mes confreres, M. Piot, élevoit un monument plus durable ; il est singulier que sans nous être communiqué nos réflexions, l'un ait été le digne panégiriste de l'amant, et que l'autre ait voulu jeter quelques fleurs sur la tombe de Laure.

Traduction de la XIV. Canzone de Pétrarque.

J'ai déjà parlé plus haut de la Canzone, *Chiare, fresche, e dolci acque* ; M. de Voltaire a imité en vers, la première strophe de cette Ode ; mais pour mieux la faire connoître, je vais en donner une traduction littérale.

» Clair et tranquille ruisseau, qui dans tes ondes pures as reçu la beauté qui m'est chère, toi dont les flots heureux ont caressé ses membres délicats ; rameau fortuné qui lui prêtas un appui, (je me le rappele encore en soupirant) tendre verdure, jeunes fleurs qui avez paré ses vêtemens, qui avez baisé son chaste sein ; air serein, air sacré pour moi ; séjour charmant où l'amour, où deux beaux yeux ont blessé mon cœur ; écoutez une voix plaintive, recevez mes derniers accens.»

» Si le ciel, si mon destin ordonnent que mes yeux noyés dans les larmes, soient fermés par l'amour ; rivages chéris, soyez les dépositaires de mon corps inanimé, et que mon ame, délivrée de ses dépouilles mortelles, retourne à sa première demeure ! si j'avois cette espérance en ce

passage douteux, la mort me seroit moins douloureuse ; c'est ici, c'est sur ces bords, que mon ame fatiguée pourra laisser avec moins de peine, un corps anéanti par les tourmens. »

» Le tems viendra peut-être où ma belle et cruelle Laure jetera en passant un regard sur ce rivage où elle m'a rencontré pour la première fois ; et son œil curieux daignera m'y chercher. Mais, ô spectacle touchant ! elle ne trouvera qu'un peu de poussière cachée sous un tombeau (*). Alors la pitié naîtra dans son cœur ; l'amour qui l'inspirera, l'amour qui voudra me recompenser, lui fera pousser de tendres soupirs ; elle élevera vers le ciel ses yeux baignés de larmes, et sa voix touchante implorera pour moi, et fléchira peut-être la clémence divine. »

» O souvenir délicieux ! une pluie de fleurs tomboit des arbres sur son sein : un nuage amoureux le couvroit ; elle étoit assise avec modestie au milieu de tant de gloire. Des fleurs voloient sur les pans de sa robe, et sur les blondes tresses de ses cheveux,

---

(*) Il n'y a pas dans l'original, elle ne trouvera qu'un peu de poussière cachée sous un tombeau. J'ai annobli l'image, je l'ai pliée au génie de notre langue. Pétrarque, dit-elle, verra de la terre parmi les pierres, et il dit bien plus que son traducteur, il peint bien mieux le néant de l'homme après la mort. J'ai adouci les derniers vers qu'on pourroit rendre ainsi mot à mot ; *Inspirée par l'amour, elle soupirera avec tant de douceur qu'elle m'obtiendra grace du ciel ; les larmes qui couleront de ses beaux yeux, le forceront à me l'accorder.* Dévotion tellement déplacée et si singuliérement exprimée, qu'elle devient presque une impiété.

qui paroissoient un mélange de perles et de l'or le plus pur. D'autres émailloient la terre autour d'elle : d'autres flottoient au gré des ondes limpides : d'autres enfin voltigeoient çà et là dans les airs et sembloient dire : *c'est ici que règne l'amour.*»

»Plein d'étonnement, combien de fois je me suis écrié : ah ! sans doute, cette beauté est née dans le ciel. Son port divin, son maintien, ses charmes, ses discours, son doux sourire, m'avoient ôté la mémoire, et je disois en soupirant : quand, comment ai-je été transporté dans ces lieux ? car je croyois être dans les cieux et non pas où j'étois. Depuis ce moment je ne trouve que dans cette prairie qui m'enchante, les douceurs de la paix.»

» Mes vers, si vos expressions répondoient aux sentimens de mon cœur, en rendoient toute la force, vous pourriez quitter ces bois et vous montrer dans le monde avec orgueil. »

Levesque, Choix des poësies.

Traduction de quelques Sonnets.

1. *Sennucio, i' vo' che sappi, in qual maniera.*

» Mon cher Sennucio, je veux que tu saches comment l'amour me traite, et quelle est ma déplorable vie. Je brûle, je me consume comme je faisois autrefois : ma chère Laure fait en moi mille changemens, et cependant je suis toujours le même.»

» Tantôt je la vois altière, et tantôt favorable à mes feux : quelquefois elle ne me traite qu'avec rigueur, quelquefois je n'éprouve que ses bontés ;

tantôt elle est cruelle, tantôt elle prend pitié de mes maux : dans un instant je ne vois en elle qu'une pudeur austère, et un instant après je ne vois plus que des graces touchantes ; tantôt elle est pleine de douceur, et tantôt elle est pleine de dédain.»

» Ici, elle a fait entendre sa douce voix, et là, elle s'est assise : dans cet endroit, elle a fait quelques pas, dans cet autre, elle s'est arrêtée : ici, ses beaux yeux m'ont percé le cœur : ici, elle m'a dit une parole : là, elle a jeté un sourire, et là, elle a changé de visage. Telles sont les pensées dont l'amour, ton maître et le mien, m'entretient nuit et jour. »

II. *Nè così bello il sol giammai levarsi.*

» Tel que le soleil, après avoir percé la nue qui le cachoit, brille de l'éclat le plus radieux ; ou telle qu'après un violent orage, Iris se montre dans les airs, parée des plus vives couleurs : telle, et bien plus brillante encore, Laure parut à mes yeux dans le jour où je perdis ma liberté. Rien ne peut se comparer à ses attraits. »

» Je vis l'amour, je vis ses beaux yeux. Quels regards ! quelle douceur ! qui peut le disputer à ses charmes ? Oui, Sennucio, je l'ai vu, il tendoit son arc, ma vie étoit en danger, et cependant je voudrois bien le revoir encore. »

III. *Zephiro torna, e'l bel tempo rimena.*

» Zéphire revient, et ramène avec lui le beau tems, les fleurs et la verdure. Progné fait entendre

sa voix; Philomèle se plaint, et le printems orné des plus belles couleurs, regne sur la terre. Les prés sont riants, la sérénité est répandue dans le ciel; le maître des Dieux regarde avec plaisir Vénus, sa fille. L'air, l'onde et la terre, tout rend hommage à l'amour, tout ce qui respire se réunit pour aimer. »

» Mais, hélas! je fais entendre sans cesse de tristes soupirs qu'arrache du fond de mon cœur celle qui est montée dans le ciel, et n'a laissé mon ame ouverte qu'à la tristesse. »

» Le chant des oiseaux, les fleurs des prairies, les attraits des jeunes et modestes nymphes; rien ne charme mon cœur. Tous les lieux sont pour moi des déserts, tous les êtres des animaux farouches. »

IV. *La gola, e'l sonno, e l'oziose piume* (*).

» La débauche, l'oisiveté, la molesse ont banni toute la vertu de ce monde. Notre ame affoiblie par nos vices, semble avoir honte d'elle-même.»

» Ces heureuses étincelles du feu céleste qui éclairoient l'humanité, ne nous prêtent plus leur lumière : on montre au doigt, comme quelque chose de merveilleux celui qui veut augmenter les sources de l'Hélicon. »

(*) Une dame nommée Justine Perrot, de l'illustre et ancienne maison de Levis, conçut une passion violente pour la poësie; ce goût lui ayant attiré quelques railleries, elle envoya à Pétrarque un sonnet pour le consulter, il lui répondit par celui-ci sur les mêmes rimes.

» Qui aspire maintenant à des couronnes de myrte et de laurier (*) ? Philosophie ! l'indigence, la nudité t'accompagnent, dit le vulgaire ami d'un gain honteux.»

» Tu auras peu de compagnons dans la route où tu vas marcher ; mais je t'en exhorte d'autant plus, esprit généreux, à suivre ton magnanime dessein. »

Levesque, Choix de poësies.

Voici l'Epitaphe en vers rimés que le Gendre de Pétrarque fit graver sur le Mausolée de ce grand homme, elle a été omise dans la note (2).

FRIGIDA FRANCISCI TEGIT HIC LAPIS OSSA PÉTRARCÆ. SUSCIPE, VIRGO, PARENS ANIMAM ; SATE VIRGINE PARCE : FESSAQUE JAM TERRIS, CŒLI REQUIESCAT IN ARCE.

M. CCC. LXXIIII. XVIII JULII.

VIRO INSIGNI FRANCISCO PETRARCÆ, LAUREATO, FRANCISCUS DE BROSSANO, MEDIOLANENSIS, GENER. INDIVIDUA CONVERSATIONE, AMORE, PROPINQUITATE ET SUCCESSIONE, MEMORIA.

(*) Dans le tems de la plus grande opulence de la république Romaine une couronne de chêne fut toujours la récompense de celui qui avoit sauvé la vie d'un citoyen. On auroit craint de mettre un prix à une aussi belle action.

Sur un des piliers qui portent le Sarcophage ; on lit ce distique attribué à Pétrarque.

INVENI REQUIEM : SPES ET FORTUNA, VALETE;
NIL MIHI VOBISCUM EST, LUDITE NUNC ALIOS.

» Je n'ai vu à Parme d'autre hommage à la mémoire de Pétrarque, dit un Auteur de sa vie, qu'un buste de marbre blanc, et deux génies pleurans, espèce de Cénotaphe dont voici l'inscription. Ce monument est placé au dôme, à côté de la petite porte de l'Eglise. »

D. O. M.

FRANCISCO PETRARCÆ, PARMENSI ARCHIDIACONO PARENTIBUS PRÆCLARIS, GENERE PER ANTIQUO, ETHICES CHRISTIANÆ SCRIPTORI EXIMIO, ROMANÆ LINGUÆ RESTITUTORI, ETRUSCÆ PRINCIPI, AFRICÆ OB CARMEN HAC IN URBE PERACTUM REGIBUS ACCITO ; S.P.Q.R. LAUREA DONATO ; TANTI VIRI JUVENILIUM JUVENIS, SENILIUM SENEX, STUDIOSISSIMUS COMES NICOLAUS CANONICUS CICOGNARIUS, MARMOREA PROXIMA ARA EXCITATA, IBIQUE CONDITO DIVÆ JANUARIÆ CRUENTO CORPORE, H. M. P. SUFFECTUM, SED INFRA MERITUM FRANCISCI SEPULCHRO SUMMA HAC IN ÆDE EFFERRI MANDATIS, SI PARMÆ OCCUMBERET, EXTERA MORTE, HEU ! NOBIS EREPTI.

FIN.

RÉFLEXIONS

Sur le Monument que l'Athénée de Vaucluse se propose d'ériger à Pétrarque *et sur l'Inscription qu'on doit y graver.*

LE choix des modèles et des dessins que plusieurs Artistes et quelques Amateurs distingués ont présentés à l'Athénée de Vaucluse, auroit pu embarrasser cette Société savante, si la somme, fournie par les Souscripteurs, eut été suffisante pour l'exécution de leurs projets, assez beaux en général, mais fort dispendieux. Mr. Misbach, jeune artiste, qui avoit accompagné Mr. de Brantes dans ce pays, a eu le premier l'idée d'ériger un monument à *Pétrarque*; il fit un très-joli dessin, d'après lequel le Préfet de Vaucluse eût fait construire ce Monument s'il avoit eu en sa disposition des fonds nécessaires. Ce projet differe très-peu de celui que Mr. Mourgues nous soumit long-tems après. Mr. Chaix nous a fait part d'un bas-relief; on y voit l'Amour qui pince la lyre de *Pétrarque*. Mr. Thomas, amateur des beaux-arts, a dessiné une vue très-exacte de la fontaine de Vaucluse; on y distingue une belle pyramide qu'on pourroit considérer comme une espèce de sarcophage en l'honneur du chantre de *Laure*. Mr. Guérin père auroit desiré que

l'eau de la Sorgue embellit le Monument, et qu'il offrit le spectacle d'une recréation hydraulique dont on eût pu jouir à volonté. Il proposoit l'inscription *sic fama*, en faisant allusion aux rayons d'un soleil d'eau qui entoureroit le buste de *Pétrarque*. Mr. CARISTIE eût voulu qu'on élevât une simple colonne ïonique, sur laquelle on auroit placé le buste ou la statue de *Pétrarque*. Quelques-uns de nous désiroient qu'on sculptât le rocher qui domine le bassin de Vaucluse et qu'on y gravât le nom de ce grand homme. Mr. DUBIÉ le fils, profitant de cette idée, nous a présenté un très-joli dessin qui prouve le goût et le talent de ce jeune amateur. Mr. POITEVIN a sculpté plusieurs modeles dont quelques-uns méritent d'être distingués ; mais leur exécution nous a paru trop dispendieuse. Mr. VALLIN nous a présenté le tableau d'un cénotaphe entouré de saules pleureurs. Ce monument simple et de bon goût devoit être érigé, selon cet Artiste, dans une petite prairie qu'il a désignée, autour de laquelle se jouent les eaux de la Sorgue.

Enfin, le 17 Prairial, l'ATHÉNÉE a paru donner la préférence à un obélisque, et a chargé sa commission composée de Mrs. VOULONNE, PAMARD, ROUGET, ROUSSEL fils, MOREL, CRIVELY, DUVIVIERS, CARISTIE, THOMAS, GUÉRIN père et GUÉRIN fils, de désigner le Monument et de le faire exécuter ; il a été arrêté, dans cette même séance, que le sculpteur Poitevin seroit chargé de construire celui qui auroit été

préféré , sous la direction des Membres de la même commission.

Si nous considérons que la construction de l'obélisque remonte à plus de 3300 ans , puisqu'il doit son origine à Mitrès roi d'Egypte , qui le dedia le premier au Soleil dans la ville d'Héliopolis ; que ce monument servit ensuite à perpétuer la mémoire des princes , des héros et des bienfaiteurs de l'humanité , que d'ailleurs sa construction est beaucoup moins couteuse que celle d'une colonne d'une égale hauteur , que l'obélisque peut être gravé sur toutes ses faces , etc. , etc.

Il est probable que tous les suffrages se réuniront pour ce Monument : mais il a été décidé , quelle que soit sa forme , qu'on l'elevera vis-à-vis l'ancien jardin de *Pétrarque* , lieu où le lit de la Sorgue forme un angle et où l'Obélisque seroit vu de presque tous les points du vallon.

De l'Inscription.

On nous a présenté des Inscriptions latines , françaises et italiennes. Plusieurs retraçoient en peu de mots de tres-grandes idées ; celles de M. CALVET sont de ce nombre. Dans quelques-unes , *Pétrarque* n'étoit considéré que comme Amant et Poete ; on peut mettre dans cette dernière classe , l'inscription de l'Académicien de

Varsovie, citée dans notre rapport du 5 Ventose. Il paroît cependant qu'on ne doit pas hésiter de regarder Pétrarque comme le restaurateur des lettres, le favori des Muses et le plus grand génie de son siécle, puisque nous pouvons nous étayer de l'autorité de Bocace, d'Erasme, de Flavius, de Trithème, de Vivés, de Scaliger, et de celle de tous les littérateurs anciens qui ont parlé de ce grand personnage. Si nous consultons parmi les modernes les Auteurs du Dictionnaire des grands hommes (édit. de 1789): » *Pétrarque*, disent-ils, *passoit avec raison pour* » *le restaurateur des lettres et le père de la bonne* » *poésie italienne*. Quand on songe, dit Fréron, » (dont le jugement, d'après Voltaire son plus » grand antagoniste, valoit celui d'une Académie) que Pétrarque écrivoit au commencement » du XIVme. siécle, et sans aucun modèle dans » sa langue, on est étonné de ce qu'il a exécuté » avec le seul secours de son génie. . . . . » L'Auteur de la Nouvelle Héloise qui savoit si » bien peindre le sentiment, a fait le plus bel » éloge de Petrarque en l'imitant. Plus d'une » fois l'Amant de Julie s'est exprimé comme » l'Amant de Laure, et les échos du bord du » lac ont répeté ce que les nymphes de Vaucluse » leur avoient appris. »

Enfin d'après la proposition de Mr. PAMARD, l'Athénée a arrêté dans sa séance du 27 Prairial, qu'il suffisoit de faire graver le nom de Petrarque pour transmettre le plus bel éloge de ce grand homme. Ce nom seul rappelera toujours le sou-

venir de l'amant sensible et délicat, du poëte tendre et sublime qui abandonne quelquefois le luth d'Anacréon pour la lyre de Pindare, du zélé restaurateur des lettres et du sage dont l'amour de la patrie concentra toutes les affections.

On lira donc sur le Monument :

PETRARCHÆ

ATHENÆUM VALCLUSIANUM.

XX. JULII DIE NATALI, ANNO SECULARI V.

M. DCCC. IV.

Les grandes chaleurs presque insoutenables dans le vallon de Vaucluse, ont fait renvoyer au premier Septembre la fête qu'on devoit célébrer le 20 Juillet, cinq siècles après la naissance de Pétrarque.

Opinion de Pétrarque sur les philosophes de son siècle.

PÉTRARQUE blâmoit les déréglemens de la cour d'Avignon et du Clergé, sans attaquer la religion, qu'on a trop souvent confondue avec les écarts de quelques-uns de ses ministres. Il attaqua aussi les philosophes du XIVme siécle, pour venger la vraie philosophie qu'ils avoient défigurée.

Cependant quelques-uns l'ont pris pour un incrédule, d'autres pour un auteur superstitieux. Son Traité *De sui ipsius atque multorum ignorantiâ*, dont je vais traduire quelques fragmens, peut nous faire connoître quelle étoit sa philosophie.

. . . . Que dirai-je de ces prétendus sages, qui pensent que l'univers a existé de tout temps, qui regardent comme des fables les vérités de l'Ecriture et rougissent du nom de Chrétien pour se targuer de celui de philosophe ! Ils commentent les vers les plus impies de Lucrece, qu'ils préfèrent non-seulement à Platon et au Timée, mais encore aux livres de Moïse, objets de leurs sarcasmes. Ils se moquent de la Divinité, du Rédempteur, et attaquent sourdement les vérités les plus consolantes et les plus sacrées. Ils vantent Aristote sans le comprendre, et accusent celui qui ne fléchit pas devant l'étendard de l'impiété. Que dis-je, le flambeau de la religion est pour eux l'enseigne de l'ignorance. Ils poursuivent sans relâche les vertueux partisans de la foi, et le moindre des reproches qu'ils leur font, est de les accuser de folle crédulité. Ils regardent comme des imbécilles ceux qui ne partagent pas leur délire criminel : aveugles et sourds, ils prétendent que la Divinité, elle-même, ne peut faire quelque chose de rien, *(de nihilo nihil)* osant comparer les productions divines à celles de l'art ! Que dirai-je encore ? non-seulement ils déraisonnent, mais ils aboient avec acharnement contre le Maître et ses Disciples, s'applaudissent entr'eux quand ils ont dit quelque chose de confus

et d'embrouillé, qu'on ne comprend pas, et qu'ils ne comprennent pas mieux. . . . .

Il faut être incrédule et effronté pour mériter l'estime de nos philosophes, selon lesquels St Augustin lui-même n'est qu'un écrivain rempli de fictions et de niaiseries. Si l'on ne dispute pas dans les places publiques et les carrefours sur la *nature des bêtes*, on est regardé comme un véritable ignorant. . . . .

Celui qui ne balbutie pas quelque passage du naturaliste grec, qui ne dispute pas contre la croyance de ses pères, et ne réunit pas ses efforts pour la combattre, n'a selon eux, ni science ni génie : ceux qui défendent cette religion sacrée avec fidélité et avec candeur, sont regardés comme des hommes grossiers et remplis de superstitions. Ils feignent de croire que notre crédulité prend sa source dans l'ignorance, comme si leurs fables, leurs contradictions, leurs incertitudes, n'étoient pas des preuves frappantes d'aveuglement et de délire ! Rien de plus vain que leurs railleries, rien de plus méprisable que leur approbation ou leur critique, rien d'aussi incertain que leur doctrine, rien d'aussi vague et d'aussi chancelant que leur opinion. Plus on connoit les sages du siècle, mieux on apprécie les dogmes sublimes de la foi. En un mot, la morale consolante de l'Evangile est la plus utile des connoissances humaines, on ne voit sans elle qu'un vaste labyrinthe, des ruines et des erreurs.

Analyse d'une Ode de M. Sabatier de Cavaillon sur Pétrarque,

(par un Associé à l'Athénée de Vaucluse.)

Vous me chargez, Monsieur, de vous donner un extrait de la nouvelle pièce de vers consacrée à la gloire de Pétrarque par le doyen de notre Athénée ; c'est me flatter et m'intimider. Sans doute il me seroit doux de rendre un hommage public à un homme aussi recommandable par les qualités de cœur que par les talens de l'esprit : mais peu connu dans la république des lettres, puis-je, dois-je hazarder mon avis sur une seule des productions du Pindare de Vaucluse ?

Vous auriez dû plutôt confier ce soin à l'Auteur de l'excellente *Epître à un jeune matérialiste.* Il eût encore démontré avec succès que *le talent du Patriarche de votre littérature ne se ressent point de l'âge et que ce n'est pas pour lui qu'Horace a dit : Solve senescentem, etc.*

Enfin vous l'exigez de moi et je cède, en vous prévénant que c'est à vos risques et périls, comme à ceux de l'Auteur. Tant pis pour vous et pour lui, si je ne répands ni à votre attente, ni à la sienne. Quant à moi je me cache prudemment sous le voile de l'anonyme, et malheur à celui qui oseroit le soulever !

Oui ! rester inconnu, c'est mon vœu, ma devise ;
Je vous le jure ici par les Dieux d'Helicon,
Pour punir l'indiscret qui trahiroit mon nom,
Je le ferois auteur de ma faible analyse.

Enfin

Enfin, je vais essayer avec une impartialité bien décidée, car je ne connois l'Auteur que de réputation. Si j'omets quelques beautés de sa piece, (elle est imprimée) je ne ferai tort qu'à moi et point du tout au public.

Voici le début du Poëte :

»Je cède à mes transports, c'est Laure qui m'inspire;
»De son fidèle Amant j'ose prendre la lyre,
»Je la touche et Vaucluse applaudit à mes chants.
»Amour, viens d'un vieillard flatter les espérances !
»S'il a des souvenirs, il a des jouissances,
»Et l'hiver pour le sage est encore un printemps.

A la lecture de ces beaux vers, qui ne répéteroit avec moi, en parlant à l'Auteur et en lui volant deux de ses rimes :

Anacréon lui-même applaudit à tes *chants*,
Et l'hiver te fournit les roses du *printemps* !

Après avoir très-bien distingué la douce tendresse du fougueux Amour, M. S... exprime à merveille ce que sentoit le Platon des Poëtes-amants, en comparant d'une maniere neuve au feu grégeois l'ardeur de cet autre Apollon pour une seconde Dapline :

» Sa flamme doit sa vie à la froideur de Laure ;
» Il est comme ce feu qui brûle dans les eaux.

Les prodiges de l'Amour antique, de l'Amour chevaleresque, ne sont, d'après M. S. . *que des Romans* ; tandis que les miracles de l'amour pur de Petrarque, offrent une vérité historique. Ici il distingue encore, à bon droit, cette passion

sentimentale de la licence de Pétrone et de la galanterie d'Ovide, dans des vers qui, honorant tout-à-la-fois son esprit et son cœur, nous permettent de lui appliquer ce beau vers qu'il applique à son héros : Mr. S... a su lui-même,

» Prendre Horace pour maître et Socrate pour guide.

Passant ensuite avec transport à la célébration de la fête, M. S... loue les Amateurs et les Savans qui contribuent à l'érection prochaine d'un Monument en l'honneur de Pétrarque, et il relève le tout par une comparaison juste et noble :

» Vous à qui nous devons ce Monument de gloire,
» Vos noms seront gravés au Temple de mémoire,
» Et chantés ici tous les ans.
» Ainsi Rome fêtoit ses Dieux sur les montagnes,
» Et son peuple joyeux inondant les campagnes,
» Aux arts déifiés apportoit son encens.

En chantant Pétrarque, rien de plus naturel que de chanter Laure. Aussi, dans un heureux contraste, Mr. S... la peint d'un seul trait :

» Ninon fut amoureuse et Laure fut amante.

Revenant bientôt à l'éloge du héros de la fête, M. S... le présente, tel qu'il fut, non-seulement comme Amant et Poëte, mais aussi comme Philosophe et comme Politique. Le judicieux Panegyriste n'est point fade adulateur, il convient franchement qu'un grand homme n'est pas à l'abri des erreurs de l'humanité :

» Plein de la vertu qui l'inspire,
» Il ne fait entendre sa lyre
» Que pour détruire les abus.
» Qu'il fronde les vices de Rome !...
» Mais hélas ! est-il le même homme,
» S'il prend Rienzi pour Brutus ?

Pétrarque appartient moins à l'Italie, son berceau, qu'à la ville d'Avignon, théâtre de ses amours et de sa gloire, où Laure, sa véritable muse, lui a inspiré ses chefs-d'œuvre. Qui pourroit en douter, sur-tout en lisant les vers suivans, dont le dernier nous semble si heureux ?

» Que des peuples divers se disputent Homère,
» Pétrarque, mon pays est sans doute le tien ;
» Dans quels endroits la gloire est-elle une étrangère ?
» D'un pays qu'on illustre on est le citoyen !

Si ce dernier vers est aussi vrai qu'il est beau, j'en suis fâché pour Cavaillon, mais Paris va réclamer aux mêmes titres Mr. S..., puisque c'est sur les bords de la Seine qu'il a composé ses meilleures poésies et spécialement l'*Ode sur l'enthousiasme*.

M. S.. espère avec raison que la fête de Pétrarque, renouvelée tous les ans, attirera ici une foule d'étrangers à l'avantage du commerce, que favorisent de concert la position d'Avignon, l'Administration éclairée du Chef de tout le Département et le zele infatigable du premier Magistrat de cette Ville. Combien doivent y contribuer encore les deux Ponts qu'on s'occupe de construire ! Mais Mr. S... n'invite à ces fêtes

que les cœurs dignes d'apprécier celui de Pétrarque et de Laure. Comme il distingue encore fort à propos l'amour sentimental de l'amour licencieux par ce vers charmant !

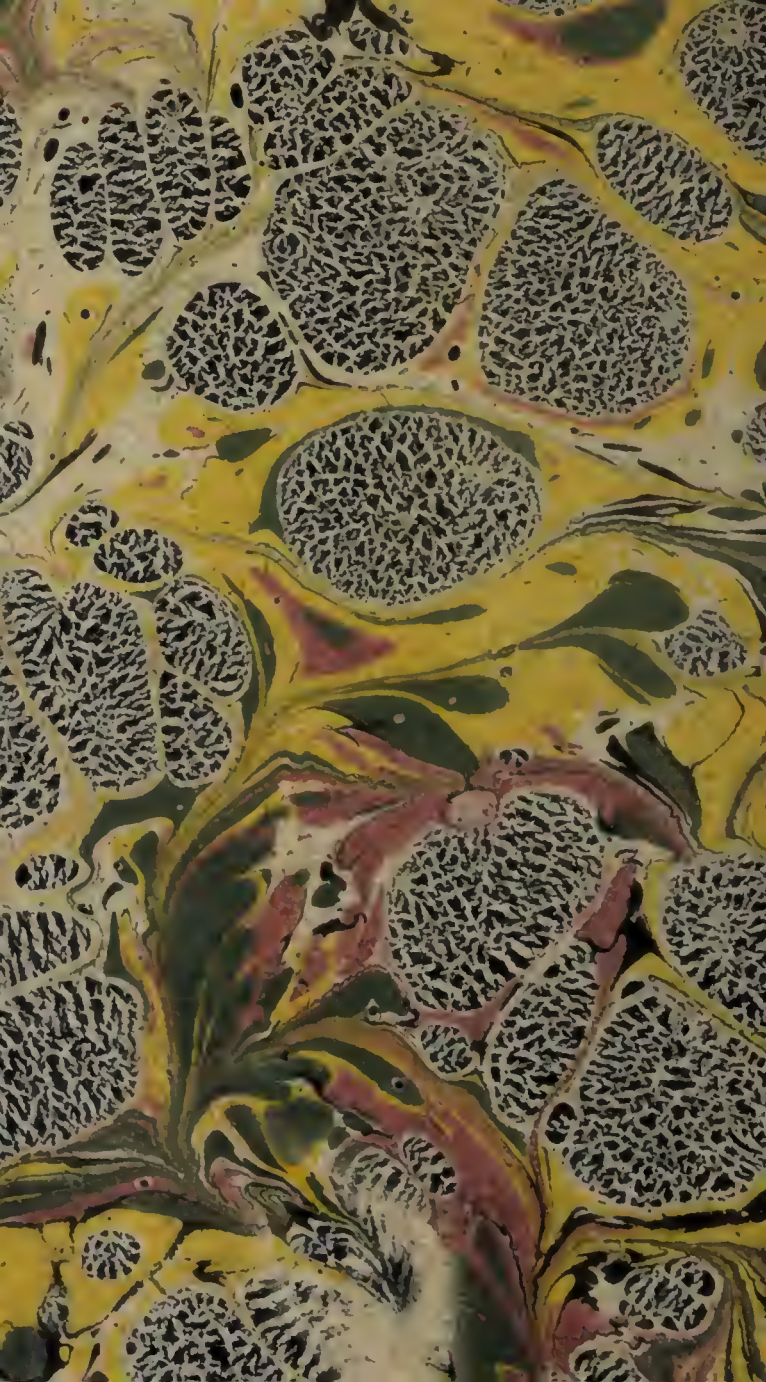
» Comme le Dieu du vin, l'Amour a ses Bacchantes.

Mr. S.. finit par comparer la fête triomphale du *phénix des Amans* et du modele des amantes à celles que la Grèce célebroit jadis en l'honneur de ses premières Divinités. C'est-là que par un dernier coup de pinceau, il acheve en maître le portrait du plus beau génie du quatorzième siècle :

» Pétrarque des neuf sœurs ne souilla point le temple;
» Il fut l'amant de Laure et celui des vertus,
» Et sut avec Minerve associer Vénus.

En rendant justice à la Pièce de Mr. S..., je n'ai été que l'écho de l'Athénée même, qui en a entendu la lecture a ec intérêt. Si l'Auteur trouve que l'écho a été fidèle, je lui en demande la récompense, pour la gloire de son héros, pour le plaisir du public et pour le mien, c'est qu'il consente à faire jouer ici, la veille même de la fête, son Opéra du couronnement de Pétrarque au Capitole.

F I N.

ERRATA.

Part. I. page 31, ligne 20 : lisés : *cornibus.*
page 38, ligne 8, lisés : descriptions.
Part. II. page 73, lig. 8, lisés ; ce langag. est-il celui.
page 66, ligne 9, lisés : ce sorn.
page 121, ligne 13, lisés : ce corps.
page 134, ligne 9, lisés : 1533.
page 108, ligne 8, lisés : de quelques.